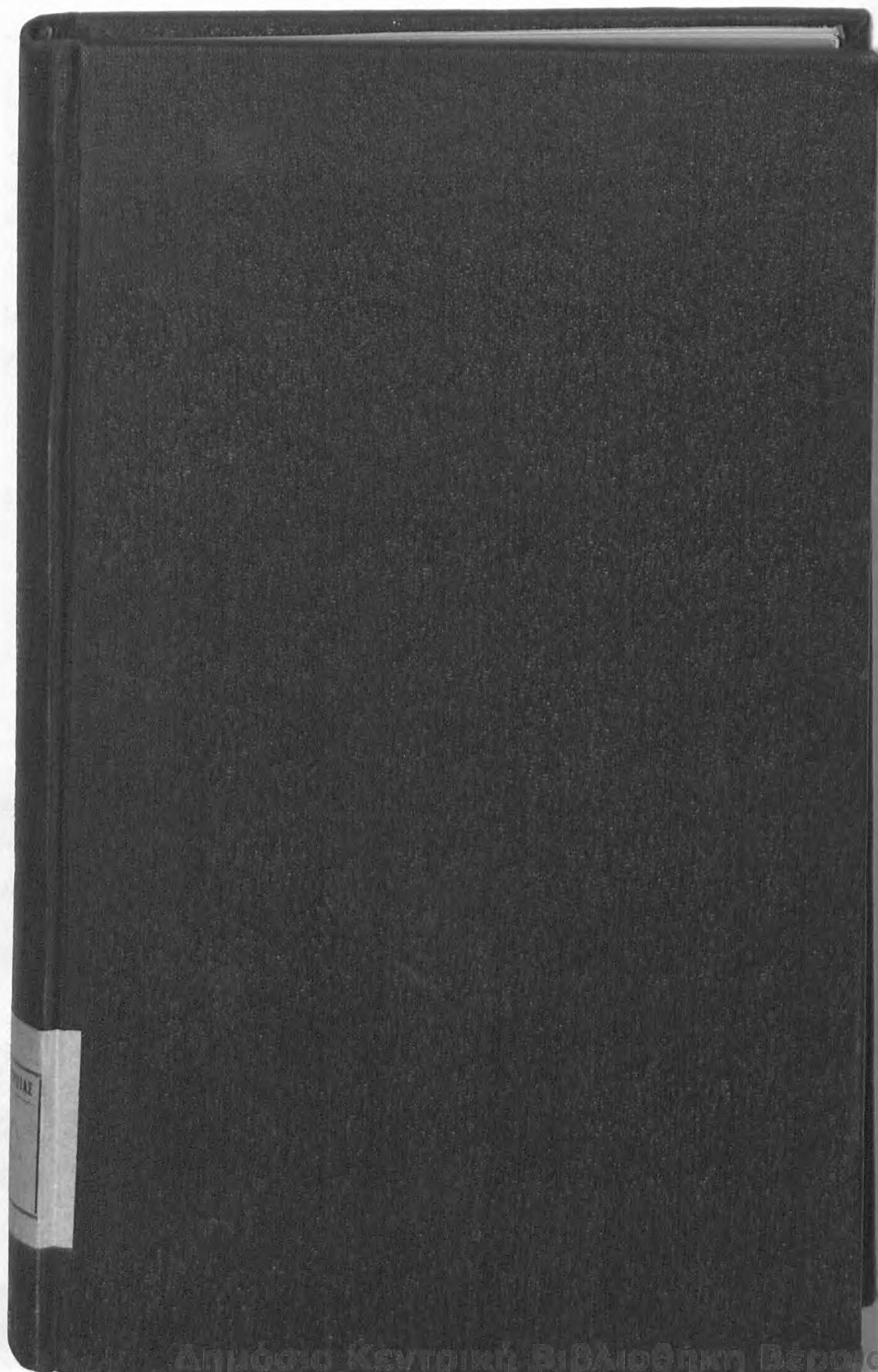
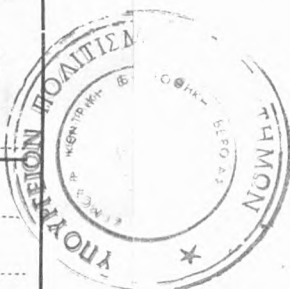




ΠΙΛΑΖ

ΔΗΜΟΣΙΑ ΚΕΝΤΡΙΚΗ	
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ	
Αριθ. εισ	310
Εξ αγοράς	



GRYR-113

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ODES D'ANACRÉON

ET

POÉSIES DE SAPHO

*Cette traduction n'a été imprimée
qu'à deux cents exemplaires*

ODES
D'ANACRÉON

ET

POÉSIES DE SAPHO

TRADUITES EN VERS

PAR

PROSPER YVAREN

Président honoraire de l'Académie de Vaucluse
Officier de l'Instruction publique
Chevalier de la Légion d'honneur

AVEC LE TEXTE GREC EN REGARD

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE A. LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

1884

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ
ΤΟΥ ΘΙΟΥ

ΩΔΑΙ

ODES
D'ANACRÉON
DE TÉOS

ETUDE SUR ANACRÉON

ET LES POÉSIES ANACRÉONTIQUES

I

L'intérêt que nous prenons à connaître les phases de la vie d'un grand poète réside surtout dans les relations que ces phases peuvent avoir avec le caractère de ses ouvrages, les circonstances qui les ont fait naître, les passions qui les ont inspirés. Lorsque sur ce point les documents font défaut, nous en sommes réduits à tirer de l'étude des idées et des sentiments exprimés dans ces ouvrages, des inductions qui soient de nature à jeter quelque jour sur les divers actes qui peuvent avoir marqué dans son existence. C'est le cas en ce qui concerne Anacréon.

« Anacréon était de Téos, nous dit Rollin; il vivait dans la 71^e olympiade (an M 3512), environ un siècle après Sapho. Il passa beaucoup de temps à la cour de Policrate, cet heureux tyran de Samos; et il fut non seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil.

« Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoya un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, et lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seraient estimés et goûtés, comme ils le méritaient. On dit que la joie et le plaisir faisaient son unique étude; et ce qui nous reste de ses ouvrages en fait foi. On voit partout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne serait plus estimable que ses poésies, si elles avaient un meilleur objet. » (Rollin, *Histoire ancienne*, t. II.)

Les recherches que je pourrais faire personnellement sur la vie d'Anacréon ajouteraient peu à celles de l'auteur du *Traité des études*.

Les éloges accordés au poète sont confirmés par La Harpe en ces termes :

« Il est impossible de donner la moindre esquisse

de la manière d'Anacréon. Il y a dans sa composition originale une mollesse de ton, une douceur de nuance, une simplicité facile et gracieuse, qui ne peuvent se retrouver dans le travail d'une version. Ce sont des caractères dont l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas s'effacer beaucoup dans une copie. Il compose d'inspiration et l'on traduit d'effort. Ne traduisons pas Anacréon. » (*Cours de littérature*, t. II, ch. VII.)

Passons outre quant à la défense, et cherchons à reconstituer l'homme d'après ses œuvres. Elles nous fourniront la pleine confirmation des éloges accordés sans restriction à ses poésies; et peut-être y trouverons-nous, en outre, des armes pour repousser la sentence sévère portée sur leur objet par le bon Rollin.

Nous ne pouvons, sur ce dernier point, tirer nos preuves que du propre témoignage du poète; mais je ne vois pas pourquoi nous n'ajouterions pas foi à la déposition de celui *dont la main n'écrit que ce que son cœur sent*.

Chez Anacréon, l'âme, à la hauteur de l'intelligence qui le fit admettre dans le conseil d'un souverain, était étrangère aux passions basses, telles que l'envie, la soif de l'or, et même l'ambi-

tion, celle-ci prise dans la mauvaise acception du mot.

Jamais ma langue, avide de blessures,
Aiguisa-t-elle un satirique trait?
Je hais l'envie et le poison secret
Que dans nos cœurs déposent ses morsures.

(ODE XLII.)

Garde, ô Gygès, ton sceptre et ton trésor :
Pour ces faux biens qu'un fol orgueil s'enflamme !
Je n'ai jamais connu la soif de l'or ;
L'ambition n'assiège pas mon âme.

(ODE XV.)

Ah ! maudit soit celui qui sur la terre
Eut le premier soif de ce vil métal !

(ODE XLVI.)

Si les humains prolongeaient à prix d'or
Le peu de jours que le destin leur compte,
Avec quel soin j'accroitrais mon trésor !
Et le livrant à la Parque trop prompte :
Prends, lui dirais-je, et que je vive encor.
Mais si la Mort, toujours inassouvie,
Ne traite pas du rachat de la vie,
Pourquoi des pleurs, pourquoi de vains regrets ?
C'est le destin, j'accepte ses arrêts ;
L'or n'y peut rien, l'or n'est pas mon envie.

(ODE XXIII.)

La philosophie d'Anacréon était douce, facile, et

l'image de brièveté de la vie se mêlait à la joie
des festins sans les attrister.

Comme d'un char tourne et vole la roue,
La vie, hélas ! court rapide et s'enfuit.

(ODE IV.)

Verse-moi donc le vin que je réclame,
Et dans l'ivresse, esclave, endors mon âme.
Depuis longtemps l'âge a blanchi mon front :
Du dernier voile il te faudra peut-être
Couvrir bientôt la tête de ton maître.

(ODE XXXVI.)

Et toute l'ode LIV, dont la mélancolie profonde,
autant que résignée, se communique au lecteur
ému :

Ma tête blanche, hélas ! et mon front nu
De mon printemps ne gardent plus de traces, etc.

Sa vieillesse ne fut pas morose : sa main octogénaire tirait encore du luth des sons harmonieux, et tenait sans trembler la coupe où le vin était versé par l'enfant cher à son cœur, Bathylle, placé près de ce maître de la lyre, comme Ganymède près du maître de la foudre.

Lorsqu'un poète parle des flots de vin dans lesquels il noie sa raison et endort ses chagrins, et

qu'il chante son ivresse en des vers pleins de grâce et de fraîcheur, tenez son délire pour plus poétique que bachique : vous pouvez sans hésiter *mettre de l'eau dans son vin*. Anacréon lui-même ne dit-il pas :

Esclave, afin de conjurer l'ivresse,
Mêle le miel, mêle ses flots plus doux
Au vin trop fort dont cette amphore est pleine.
(ODE XXXVIII.)

Que dans ma coupe un jeune et bel esclave
Mêle le miel aux vins trop irritants.
(ODE XLI.)

... Plein d'horreur pour les sanglants combats
Qu'en sa licence une brutale ivresse
Fait naître au sein de coupables repas.
(ODE XLII.)

Sur cette bouche qui sourit je ne retrouve que le parfum des roses ; de grossières fumées n'en ont jamais altéré la pureté ; et, à en juger d'après le profil que nous ont conservé les médailles frappées en l'honneur du poète, tout atteste chez le plus délicat des buveurs l'absence de *ces rubis* dont s'enorgueillit le menuisier de Nevers.

Maître Adam ne célèbre de la dive bouteille que l'ivresse sensuelle et grossière ; le nectar que

chante Anacréon a jailli du raisin dont *Lyæus et l'Amour et Bathylle* ont foulé les grappes. On devine chez l'un le voisinage de Silène; les hymnes de l'autre en l'honneur du dieu qui planta la vigne, ne nous laissent jamais ignorer que Dyonisius est descendu de l'Olympe.

Elles se rattachent ainsi au grand culte que la Grèce rendait au fils tout-puissant de Jupiter et de Sémélé. Irais-je trop loin en disant qu'elles sont hiératiques?

Interrogeons maintenant le poète sur ses amours.

La majeure partie des odes nous fait assister aux luttes d'Anacréon contre le jeune Éros; soit que le dieu malin détourne les accords du luth rebelle et les attire à lui (ode I); soit qu'il s'introduise au foyer du vieillard par une nuit d'orage (ode III); soit qu'il le défie à la course et le lasse (ode VII); soit que, malgré javelots, bouclier et cuirasse, il se lance dans son cœur, lui tout entier, et le mette en déroute (ode XIV); soit enfin qu'il dresse dans ce cœur vaincu un nid à sa famille, prosopopée hardie que justifie la comparaison si souvent faite de l'Amour avec l'oiseau qui fuit : inimitable tableau dont toutes les parties se sou-

tiennent et s'harmonisent dans un ensemble logique autant que gracieux (ode XXXIII).

De l'impression produite par ces tableaux d'une touche toujours sobre, délicate, achevée, il ressort avec évidence qu'Anacréon personnifie dans l'Amour les plus tendres sentiments de son âme et les idéalise ; j'allais dire les purifie en les identifiant avec le dieu qui tenait soumis à son empire les divinités de l'Olympe, ainsi que les faibles habitants de la terre. Je ne trouve même le nom particulier d'aucune jeune fille dans l'hyperbolique dénombrement de ses amours. Et lorsque je suis le poète dans l'atelier du peintre, c'est par des souvenirs seuls qu'il guide le pinceau ; le modèle est absent.

Peut-être Anacréon était-il, l'heure d'avant, aux bras de sa maîtresse ; mais il ne nous fait pas franchir le seuil du gynécée.

Ses peintures charment, séduisent, ravissent l'imagination ; elles ne troublent pas les sens ; bien différentes de ce que seront plus tard les élégies de Catulle, de Propertius, de Tibulle ; et les poésies consacrées par les modernes au même sujet, qui, sous le nom de *chansons bachiques et érotiques*, forment avec les odes d'Anacréon le

plus absolu des contrastes ; poésies dont la *Bacchante* de Béranger, effrontée et nue, est l'expression charnellement passionnée.

« Il y a deux Vénus, disait Platon : l'une plus âgée, fille du ciel : nous l'appelons Vénus Uranie ou Céleste ; l'autre plus jeune, fille de Jupiter et de Dionée : nous l'appelons Vénus Pandémon ou Populaire. Des deux Amours qui sont les ministres des deux Vénus, il faut nommer l'un Céleste, l'autre Populaire.

« L'Amour qui accompagne la Vénus Céleste n'a pas les sens fougueux de la jeunesse ; il s'attache à l'âme, et l'amour d'une belle âme reste fidèle toute la vie, car ce qu'il aime est durable

« L'Amour Populaire est populaire aussi ; il règne parmi ceux qui aiment sans choix plutôt le corps que l'âme, et qui n'aspirent qu'à la jouissance. »

C'est sous la loi du premier de ces Amours qu'il me semble juste de ranger Anacréon ; non que je prétende que la passion du poète fût platonique, mais il me paraît s'être constamment tenu dans une région calme, douce, tempérée, à l'abri surtout des orages, des grandes douleurs, et surtout des désordres de l'Amour Populaire.

Considéré sous un autre point de vue, Anacréon se montre doué du sentiment très vif des beautés de la nature.

Habile portraitiste dans les odes XXVIII et XXIX, ciseleur d'une rare sûreté de main dans les odes XVII et LXIV, il excelle, dans les odes XXII, XXXVII et L, à donner d'un paysage un dessin d'une perfection non moins grande.

II

Aucun auteur n'a été, aussi souvent qu'Anacréon, traduit et imité. Il ne sera donc pas sans intérêt de suivre à la trace l'influence exercée par son génie sur la littérature française, et de signaler cette influence par quelques exemples.

Au seizième siècle surtout, les poètes qui forment le groupe de la *Pléiade*, si intéressants à étudier, s'éprirent d'un goût passionné pour le chantre d'Éros et de Bacchus. Lorsque, en 1554, Henri Estienne fit paraître les odes du poète qu'il avait eu le bonheur de découvrir en courant de bibliothèque en bibliothèque à *la piste des manuscrits*, et accompagna le texte grec d'une

élégante traduction en vers latins, Ronsard¹ s'écriait :

Verse donc et reverse encor,
Dedans cette grand'coupe d'or;
Je veux boire à Henri Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre téeinne.

A toi, gentil Anacréon,
Doit son plaisir le biberon;
Et Bacchus te doit ses bouteilles.
Amour, son compagnon, te doit
Vénus, et Silène qui boit,
L'été, dessous l'ombre des treilles.

Ce fut à qui enrichirait de quelque imitation son œuvre propre. Ronsard, dans ses odes, en a reproduit plus du tiers, et Remy Belleau² a traduit en vers français la collection entière, l'un et l'autre avec la liberté d'allures, la souplesse et les grâces enfantines d'une langue en voie de formation. La faculté de pétrir à son gré l'idiome libre encore des chaînes que l'avenir lui imposera, de créer, pour le besoin, des mots nouveaux, rendait la tâche moins difficile ; et ces traductions, les premières en date, sont réellement charmantes dans leur naïf laisser-aller.

L'imitation leur porta bonheur.

¹ Pierre de Ronsard, né en 1524, mort en 1585.

² Remy Belleau, né en 1528, mort en 1577.

Ronsard est-il inférieur à son modèle, lorsque, à son tour, prenant la rose pour sujet, il s'écrie :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las! ses beautez laissé cheoir!
O vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une belle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous m'en croyez, Mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse!
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Ne serait-ce pas après une lecture de l'ode d'Anacréon sur *le Printemps* que Remy Belleau aurait adressé au mois d'avril cette chanson, d'un rythme si heureux :

Avril, l'honneur de nos bois
Et des mois,
Avril, la douce espérance
Des fruits qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, c'est ta douce main
 Qui du sein
 De la nature desserre
 Une moisson de senteurs
 Et de fleurs,
 Embaumant l'air et la terre.

.
 C'est toi, courtois et gentil,
 Qui d'exil
 Retires ces passagères,
 Ces arondelles qui vont,
 Et qui sont
 Du printemps les messagères.

Le gentil rossignolet,
 Doucelet,
 Découpe, dessous l'ombrage,
 Mille fredons babillards,
 Frétilleurs,
 Au doux chant de son ramage.

.
 Mai vantera ses fraîcheurs,
 Ses fruits meurs,
 Et sa féconde rosée,
 La manne et le sucre doux,
 Le miel roux,
 Dont sa grâce est arrosée.

Mais moy je donne ma voix
 A ce mois
 Qui prend le surnom de celle
 Qui de l'écumeuse mer
 Veit germer
 Sa naissance maternelle.

En outre, quand chez eux le cœur souffre, le sentiment prend dans leur poésie une expression de tristesse et de désespérance qui nous pénètre, nous attendrit, et dont on chercherait vainement la trace dans Anacréon.

Telle est la vilanelle de Passerat¹ :

J'ai perdu ma tourterelle;
N'est-ce pas elle que j'oy ?
Je veux aller après elle.
Tu regrettes ta femelle;
Hélas ! aussi fais-je moy ;
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy ;
Je veux aller après elle.
Ta plainte se renouvelle ;
Toujours plaindre je me doy ;
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voy ;
Je veux aller après elle.
Mort, que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toy ;
J'ai perdu ma tourterelle ;
Je veux aller après elle.

Touchant gémissement dont je retrouve l'écho dans ces vers attribués à un ami de Boileau, de Molière et de Patru, Bonaventure Fourcroy,

¹ Jean Passerat, né en 1534, mort en 1602.

célèbre jurisconsulte. L'écho, en répétant ce cri du cœur, ne l'a pas affaibli.

Le Passant et la Tourterelle.

Que fais-tu dans ces bois, plaintive tourterelle?

— Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidèle.

— Ne crains-tu pas que l'oiseleur

Ne te fasse périr comme elle ?

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Si je ne craignais pas que l'on m'accusât d'entendre hors des limites le domaine anacréontique, j'aimerais à y faire entrer les couplets amoureux qu'adressait à la belle Gabrielle *ce diable à quatre, qui eut le triple talent de boire et de battre, et d'être un vert galant*¹.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars,
Cruelle départie !

Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la dois à Bellonne :
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie !

¹ Henri IV, né le 13 décembre 1553, mort le 14 mai 1610.

Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour!

Enfin *Malherbe vint*, et le temps aussi où Boileau prit à tâche de dénigrer Ronsard et son groupe. Les contemporains du législateur de notre Parnasse prêtèrent une oreille trop facile à d'injustes critiques, et la lyre téienne tomba aux mains lourdes de Houdard de La Mothe, esprit sensé, versificateur médiocre et froid, à qui manquait le sens poétique. La Mothe, de ses sèches imitations forma tout un livre d'*Odes anacréontiques* : le titre y est, tout le reste fait défaut. Le traître ! Passons, mais non sans retenir une petite pièce signée, vers la même époque, du nom d'une des victimes les plus connues de l'auteur des *Satires*.

Iris s'est rendue à ma foi ;
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

(CHARLES COTIN ¹.)

Pas si mal pour un abbé, qui, dit-on, faisait de si mauvais sermons.

¹ Charles Cotin, né en 1604, mort en 1682.

Et cette chanson de Dufresny¹, prise dans le vif du cœur féminin :

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire;
Pour le berger le troc fut bon :
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous ses moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, plus sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Les œuvres du cardinal de Bernis renferment trois pièces de ce genre qui ne déparent pas la corbeille de *Babet la bouquetière*.

Le chantre de l'*Art d'aimer* a donné des odes d'Anacréon sur la rose une imitation souvent citée.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore, etc.

Le gracieux tableau suivant, qui est de son invention, n'est pas sans quelque analogie avec l'ode XXX : l'*Amour captif* :

¹ Dufresny, né en 1648, mort en 1724.

« Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour;
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

« Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue et de tes traits,
Pour venger la terre alarmée
Et punir un dieu que je hais!

« Médée, enseigne-moi l'usage!
De tes plus noirs enchantements;
Formons pour lui quelque breuvage
Égal au poison des amants.

« Ah! si dans ma fureur extrême
Je tenais ce monstre odieux! »

« Le voici », lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

« Venge-toi; punis, si tu l'oses... »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osait le presser
Et, frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser.

(P. J. BERNARD¹.)

Je ne veux pas grossir davantage cette gerbe
de fleurs écloses au souffle inspirateur du vieillard
de Téos; je n'y ajouterai qu'un dernier brin dont

¹ Gentil Bernard, né en 1710, mort en 1775.

l'ode X a bien pu suggérer l'idée à Millevoye¹, mais qu'il a su faire sienne en la relevant par le trait imprévu qui termine la scène :

Le Marchand d'Amours et le jeune Passant.

Venez, passant, que je vous accomode:
Achetez-moi de ces oiseaux si doux
Qu'on nomme Amours... Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide. — Ils sont passés de mode.
— L'Amour grondeur. — Je le laisse aux époux
— L'Amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.
— L'Amour heureux. — Nuit et jour, il s'endort.
Mais, dites-moi, n'avez-vous pas en cage
L'Amour constant? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut! Je prends l'Amour volage.

Cette galerie de tableaux empruntés, sans parti pris, aux imitateurs du poète, ne justifie-t-elle pas le jugement que j'ai porté sur le vrai caractère de son œuvre, jugement qui a pu, au premier abord, paraître paradoxal?

Est-il un seul de ces tableaux sur lequel vous voulussiez tirer le rideau?

S'y rencontre-t-il un trait qui puisse blesser la bienséance, un détail trop hardi duquel se détourne l'œil offensé?

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que la mère

¹ Millevoye, né en 1782, mort en 1816.

doive en recommander l'étude à sa fille; mais si la collection venait à tomber entre les mains de la trop curieuse enfant, ses mains en seraient-elles salies, son front aurait-il à en rougir, son imagination resterait-elle hantée par de dangereux souvenirs; son âme troublée par de corruptrices images?

Elle saurait peut-être mieux qu'il est imprudent d'ouvrir sa porte à l'Amour, la nuit, même par un temps d'orage; que, lorsque ce méchant enfant s'est logé dans le cœur, il y règne en despote; qu'il est malaisé de mettre hors de ce nid qu'ils affectionnent les hôtes dangereux qui, *le bec ouvert, y poussent mille cris*; et qu'enfin, même la coupe en main, la tête couronnée de fleurs, l'œil distrait par les chœurs de jeunes filles et de jeunes garçons, dont la pectis règle les pas cadencés, on ne doit jamais oublier que *la vie court rapide comme la roue d'un char sur la pente qui conduit aux sombres bords*, et qu'il faut jouir avec modération *de ce plaisir que les dieux auraient gardé pour eux, s'ils l'avaient fait plus durable*. (Mme de Murat.)

En résumé, s'il me fallait ranger Anacréon parmi les sages ou parmi les fous, la Grèce

payenne compterait assurément un sage de plus : Ανακρέοντος τοῦ σοφοῦ, a écrit Platon dans le *Phèdre*.

III

En 1824, alors que je faisais mes humanités, le hasard fit tomber entre mes mains un *Recueil des odes d'Anacréon contenant le texte grec original, la glose grecque tournée en dialecte commun, la traduction en prose latine, la traduction en vers latins, la traduction en prose française, la traduction en vers français, et des notes relatives à chaque texte*, par J.-E. Hardouin, Paris, Faïn, 1812.

Les vers latins me parurent bien tournés ; je jugeai plus sévèrement les vers français, et je me hasardai à traduire moi-même plus d'un passage du poète grec.

Quelques vers étaient restés dans ma mémoire, lorsque, trente-quatre ans plus tard, étudiant les œuvres latines de Guillaume de Baillou, célèbre médecin du seizième siècle, je me dépitai de ne pas comprendre, au courant de la lecture, les citations fréquemment empruntées aux écrits d'Hippocrate et de Galien. Humilié de mon im-

puissance, je résolus de reprendre l'étude de ce grec longtemps négligé et à peu près oublié.

Je cherchai, pour cet exercice, des pièces courtes, faciles à retenir. L'Anacréon d'Hardouin, que je retrouvai parmi mes vieux livres classiques, décida de mon choix. M'aidant de son travail, je m'appliquai à placer sous chaque mot grec le mot français qui me parut en rendre le sens avec le plus d'exactitude, et à fixer dans ma mémoire les mots soudés l'un à l'autre, les récitant à haute voix ou mentalement, jusqu'à ce que je fusse parvenu à les savoir par cœur. Obsédé du désir de reconquérir de la belle langue de Sophocle et de Platon la connaissance que j'en avais perdue, je piochais sans trêve ni merci le devoir que je me donnais, et cela entre deux visites, dans mes courts moments de loisir, ou pendant mes heures d'insomnie.

Or, il arriva qu'un jour, au retour d'une course au dehors, en rentrant dans mon cabinet, je pris la plume pour coucher par écrit la consultation médicale que je venais de donner, et ce fut l'ode XIX : *Il faut boire*, traduite en vers français, que traça sur le papier ma main toute surprise de la substitution !

Le phénomène s'était opéré presque à mon insu, par suite d'une élaboration instinctive. Le mélange gréco-français, incessamment agité, avait subi une secrète réaction, et le nouveau produit, les vers français, s'était déposé, comme fait le précipité dans une expérience de chimie.

Saisi d'un goût de plus en plus vif pour l'aimable chanter de Bacchus et de l'Amour, je continuai le labeur sur les pièces les plus brèves, par manière d'agréable distraction non moins qu'à titre d'étude sérieuse. Quant aux pièces plus longues, je me les servais par tranches successives ; et c'était un régal dont j'étais devenu très friand.

N'avais-je pas rencontré la bonne manière de procéder ? Il en était au moins résulté que j'avais serré le texte de très près, au point de le reproduire presque littéralement.

Je me sentais porté sur les épaules de l'auteur, si je puis m'exprimer ainsi, le génie des grands écrivains de l'antiquité étant comme l'eau de la mer, qui élève et soutient sur la cime des plus hautes vagues ceux qui s'y plongent tout entiers.

Brunck rejette de la collection anacréontique, comme interpolées et apocryphes, les odes X,

XVIII, XXIV, XXV, XXXV, XXXVI, XLI, XLVII, XLVIII, XLIX, L, LI et LIII.

Avant de connaître l'opinion du savant critique, j'avais été averti du mélange de cette fausse monnaie à l'or pur frappé au titre du génie, par les difficultés plus grandes que la traduction m'avait opposées. Ce n'était plus le même tact, la même discrétion dans le choix des idées, la même logique dans leur enchaînement. Cela était lourd, incohérent, d'un goût contestable; je sentais que je n'étais plus soutenu.

J'ai la conviction qu'il n'est pas de sentiment délicat, d'image gracieuse ou noble, d'expression hardie ou exquise de naïve simplicité, qui ne puissent être transportés du grec et du latin dans notre langue. Mais pour y réussir, il ne faut pas oublier que c'est surtout dans l'art de traduire que *la patience est le génie* (le génie modeste de la traduction s'entend). On n'arrive à vaincre les difficultés *qu'en y pensant toujours*. Tel passage vous a paru intraduisible, parce que vous y avez échoué vingt fois. Raidissez-vous contre l'obstacle, poursuivez le but à outrance, des jours, des semaines, des mois; soumettez la difficulté à une longue incubation. Il arrivera que, tout à coup,

une clarté inespérée jaillira qui dissipera les ténèbres, et vous vous écrirez : Εὐρηχα!

Comment ce mystère s'accomplit-il ? En raison, sans doute, de la disposition innée qui fait que certains naissent poètes, comme d'autres peintres ou musiciens ; car, ne vous y trompez pas, nul ne sera traducteur heureux, s'il n'a pas reçu, dans une certaine mesure, *du ciel l'influence secrète*.

Je ne citerai qu'un exemple en preuve de la possibilité de surmonter l'insurmontable obstacle. Certainement les deux mots employés par Anacréon pour caractériser l'instrument d'attaque et de défense dont la nature a armé le lion, sont entre tous au nombre de ceux qui ont *préparé des tortures* aux traducteurs : χάσμα ὀδόντων (ode II), expression énergique, quelque peu étrange dans son extrême synthèse. On conçoit l'image que l'auteur veut présenter à l'esprit, à savoir l'impression éprouvée à la vue du lion qui ouvre sa gueule large et profonde, et montre les dents.

Ce χάσμα ὀδόντων, qu'Henri Estienne avait pu traduire par :

*Natura dat leoni
Oris patentem hiatum,*

et Faber par :

*Natura dat leoni
Dentes hiantes rictu,*

est devenu, en français, dans Remy Belleau, *les dents* tout court; dans Mme Dacier, *le courage*; dans Poinssinet de Sivry, *la fureur*; dans Gacon, *la Nature remplit le lion de force et de courage*; dans Gail, *une large gueule et de terribles dents*; dans J.-B. de Saint-Victor, *des bois le monarque intrépide d'effroyables dents fut armé*; dans Ambroise Firmin-Didot, *aux lions les dents de leur vaste gueule*; dans Girodet, *le roi des bois armé de ses dents meurtrières, s'élance sur sa proie avec impunité*; dans M. Eugène de Lonlay, *des redoutables dents au lion sanguinaire*; et tout récemment dans M. de la Roche-Aymon, *au lion l'affreuse denture*; seul que je sache, d'Attel de Luttange a hasardé un *gouffre de dents au lion*.

L'esprit subtil des Grecs se complaisait peut-être à dissiper l'obscurité de l'expression en l'éclairant par la vue rapide des sous-entendus. La logique et la clarté, propres à notre langue, ne me paraissent pas permettre une ellipse aussi forte.

Prose et vers donnent-ils du texte original une idée même approximative?

Χάσμα a quatre acceptions : hiatus, antre, caverne, gouffre. Trois d'entre elles ne sauraient être employées ici.

Mais on dit, dans un style bas, en voyant un gros mangeur engloutir les morceaux et les faire disparaître en un tour de mâchoire : *Quelle gueule!* et, dans un langage plus relevé : *Quel gouffre!* Au souvenir de ces façons de parler, n'êtes-vous pas naturellement amené par la construction du vers, et même heureusement aidé par l'exigence de la rime, à traduire : *d'énormes dents un gouffre hérissé?*

N'est-ce pas là une version très acceptable de χάσμα ὀδοντων? Gouffre étant ainsi enchâssé entre *énormes dents* et *hérissé*, l'image n'est-elle pas fidèlement rendue?

Dans la recherche de cette fidélité, on ne doit pas cependant perdre de vue que chaque langue, comme chaque peuple, a ses habitudes, ses préférences, ses pauvretés, ses richesses, ses délicatesses, et même ses pruderies.

Homère a pu comparer les yeux de Nausicaa à ceux du bœuf, grands et doux. En français, c'est à

ceux de la gazelle que l'on assimilait de tels yeux.

Ce sont là des équivalents ; au traducteur à les trouver. Lui sera-t-il même interdit d'ajouter un trait au tableau qu'il doit reproduire ?

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir, a dit Boileau. Oui, et l'esclave rend même plus d'un service en faisant souvent jaillir d'un effort désespéré plus d'une trouvaille.

Néanmoins, l'obéissance ne saurait être absolument passive, et il suffira, pour que le traducteur soit absous d'une certaine licence, imposée par la tyrannie de la rime, que l'addition découle si naturellement de la pensée et du dessin du modèle, que le lecteur ne puisse s'en apercevoir qu'autant qu'il confrontera la copie avec l'original. Ainsi, quand j'ajoutais au texte grec de l'ode IX, *Sur la colombe*, les mots soulignés :

Lorsque je puis, en becquetant le pain
Qu'Anacréon *m'émiette* de sa main,
Boire à la coupe où le vin pur bouillonne,
Et qu'en riant sa lèvre *m'abandonne*,

j'étais persuadé que le vieillard téien, s'il repassait de son existence immortelle à cette vie terrestre, ne me gronderait pas trop fort de la liberté que je me suis permise.

Ronsard a été plus loin dans la reproduction de l'ode XL, l'*Amour piqué par une abeille* :

Alors Vénus lui sou-rit,
Et, en le baisant, le prit;
Puis sa main lui a soufflée
Pour guarir sa plaie enflée.

Le trait est si bien en situation que nous saurions presque mauvais gré au traducteur si, après l'avoir hasardé, il était pris d'un retour de scrupule et l'effaçait.

Il est incontestable que nos grands écrivains ont préludé à l'exécution de leurs inimitables ouvrages par l'imitation des anciens, s'efforçant de reproduire en une traduction fidèle la beauté des pensées, l'éclat des images, la perfection du style de leur modèle, comme font les athlètes qui luttent d'efforts et d'adresse avec leurs maîtres avant de se présenter eux-mêmes dans l'arène pour disputer les couronnes et la renommée. Pourquoi ne nous ont-ils pas fait connaître tous les résultats de cette lutte corps à corps? Pourquoi n'ont-ils pas exécuté, pour les plus belles œuvres de leurs immortels devanciers, ce qu'ils ont fait pour les passages plus ou moins nombreux que nous trouvons admirablement rendus

dans Corneille, Racine, Molière, la Fontaine, etc.

Que de chefs-d'œuvre auraient passé des langues mortes dans notre langue, si les grands poètes du dix-septième siècle, du dix-huitième siècle, ceux de nos jours, avaient, à leur heure, abaissé la hauteur de leur génie à cette tâche, qui n'a que les apparences de l'infériorité ! Homère, Eschyle, Sophocle, Virgile, Horace, ne seraient plus seulement grecs et latins : leurs successeurs et leurs émules leur auraient donné droit de cité dans le domaine des lettres françaises.

La Fontaine semble avoir eu ce dessin en traduisant l'*Amour mouillé*, *Philémon et Baucis*, quelques autres pièces. La translation est faite de verve dans ces créations à nouveau. Seuls, les puissants peuvent traduire ainsi.

ODES D'ANACRÉON

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ ΩΔΑΙ

Α'

ΕΙΣ ΚΙΘΑΡΑΝ

Θέλω λέγειν Ατρείδας,
Θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν·
Ἡ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
Ερωτα μούνον ἤχεϊ.
Ἡμεῖψα νεῦρα πρώην,
Καὶ τὴν λύρην ᾠπασαν,
Κάγῳ μὲν ἦδον ἄθλους
Ἡρακλέους· λύρη δὲ
Ερωτας ἀντεφώνει.
Χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν,
Ἡρώες· ἡ λύρη γάρ
Μόνοις Ερωτας ᾄδει.

ODES D'ANACRÉON

I

SUR LA LYRE

Je veux chanter Cadmus et les Atrides ;
Mais vers l'Amour volent tous mes accords.
En vain du luth, rebelle à mes efforts,
Ai-je changé les cordes trop timides.
D'un autre luth empruntant le secours,
Je veux chanter le vaillant fils d'Alemène ;
Ma lyre encor vers l'Amour me ramène.
Adieu, héros, adieu donc pour toujours !
Mon luth ne sait chanter que les Amours.

.

Β'

ΕΙΣ ΓΥΝΑΙΚΑΣ

Φύσις κέρατα ταύροις ,
Οπλᾶς δ' ἔδωκεν ἵπποις ,
Ποδωκίην λαγωοῖς ,
Λέουσι χάσμι' ὀδόντων ,
Τοῖς ἰχθύσιν τὸ νηκτὸν ,
Τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι ,
Τοῖς ἀνδράσιν φρόνημα .
Γυναιξὶν οὐκ ἔτ' εἶχεν .
Τί οὖν ; δίδωσι κάλλος ,
Αντ' ἀσπίδων ἀπασῶν ,
Αντ' ἐγχείων ἀπάντων .
Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
Καὶ πῦρ καλὴ τις οὔσα .

II

SUR LES FEMMES

Quand la Nature eut assigné pour arme
La corne aux bœufs, le sabot aux chevaux,
Double nageoire aux habitants des eaux,
Des pieds légers aux daims que tout alarme,
L'aile à l'oiseau dans les airs élançé,
Et que, donnant aux lions en partage
D'énormes dents un gouffre hérissé,
Elle eut à l'homme accordé le courage :
Femmes, pour vous il n'était rien resté.
Quelle fut donc votre arme ? la beauté.
Pour asservir les cœurs les plus rebelles,
Bouclier, lance, auprès ne sont qu'un jeu.
Vous triomphez du fer même et du feu :
Il vous suffit pour vaincre d'être belles.

Γ'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις,
Στρέφεται ὅτ' Ἀρκτος ἤδη
Κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,
Μερόπων δὲ φῦλα πάντα
Κέαται κόπῳ δαμέντα,
Τότ' Ἔρως ἐπισταθείς μευ
Θυρέων ἔκοπτ' ὀχῆας.
Τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει;
Κατὰ μευ σχίσεις ὀνείρους.
Ὁ δ' Ἔρως, ἀνοιγε, φησὶν.
Βρέφος εἰμί· μὴ φόβησαι.
Βρέχομαι δὲ, κάσέληνον
Κατὰ νύκτα πεπλάνημαι.
Ελέησα ταῦτ' ἀκούσας,
Ἀνὰ δ' εὐθὺ λύχνον ἄψας,
Ἀνέφξα, καὶ βρέφος μὲν

III

L'AMOUR MOUILLÉ

Je sommeillais, à l'heure où la grande Ourse
Tourne déjà sous la main du Bouvier,
Heure où la nuit, au milieu de sa course,
De ses pavots couvre le monde entier.
L'Amour survint, qui, heurtant à ma porte,
Criait : « Ouvrez ! » — « Qui frappe de la sorte
» Et trouble ainsi mes rêves ? » — « Ne crains rien,
» C'est un enfant ; l'eau sur mon corps ruisselle ;
» Dans le ciel noir nul astre n'étincelle ;
» J'erre au hasard, sans guide, sans soutien. »
Mon cœur s'émeut de pitié ; je m'empresse,
La lampe en main, d'ouvrir, et j'aperçois
Le pauvre enfant que le hasard m'adresse ;
Il porte un arc, des ailes, un carquois.
Près du foyer aussitôt je le place,
Dans une main je prends ses doigts de glace,

Εσθρῶ φέροντα τόξον
Πτέρυγας τε καὶ φαρέτρην ·
Παρὰ δ' ἰστίην καθίζας,
Παλάμαις τε χεῖρας αὐτοῦ
Ανέθελπον, ἐκ δὲ χαίτης
Απέθλιβον ὑγρὸν ὕδωρ.
Ο δ', ἐπεὶ κρύος μεθήκε,
Φέρε, φησὶ, πειράσωμεν
Τόδε τόξον, ἐς τί μοι νῦν
Βλάθεται βραχεῖσα νευρή.
Τανύει δέ, καί με τύπτει
Μέσον ἥπαρ, ὥσπερ οἷστρος
Ἀνὰ δ' ἄλλεται καχάζων,
Ξένε, δ' εἶπε, συγχάρηθι ·
Κέρας ἀβλαβὲς μὲν ἐστί.
Σὺ δὲ καρδίαν πονήσεις.

Je les réchauffe, et de l'autre je veux

Essuyer l'eau qui mouille ses cheveux.

Mais la chaleur à peine le pénètre :

« Mon arc, dit-il, et ma corde ? O regret !

» De cette pluie ils ont souffert peut-être ?

» Essayons-les. » Il bande l'arc.... Le trait,

Ainsi qu'un taon, me frappe à la poitrine.

Lui de sauter et de rire aux éclats :

« Ami, dit-il, l'arc va bien, j'imagine ;

» Quant à ton cœur, je n'en répondrais pas. »

Δ'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Ἐπὶ μυρσίναις τερείναις,
 Ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις
 Στορέσας θέλω τροπίνειν·
 Ὁ δ' Ἔρωσ, χιτῶνα δῆσας
 Ὑπὲρ αὐχένος παπύρω,
 Μέθυ μοι διακονεῖτω.
 Τροχὸς ἄρματος γὰρ οἷα
 Βίοςτος τρέχει κυλισθεῖς,
 Ολίγη δὲ κεισόμεσθα
 Κόνις, ὀστέων λυθέντων.
 Τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν;
 Τί δὲ γῇ χέειν μάταια;
 Ἐμὲ μᾶλλον, ὥς ἔτι ζῶ,
 Μύρισον, ῥόδοις δὲ κῤῥα
 Πύκασον, κάλει δ' ἑταίρην.
 Πρὶν, Ἔρωσ, ἐκεῖ μ' ἀπελθεῖν

IV

SUR LUI-MÊME

Des myrtes verts, sous une ombre paisible,
Me font un lit de leur feuillage épais ;
Ainsi couché, je veux boire à longs traits.
De papyrus qu'une tige flexible,
De ta tunique, Amour, serrant les plis,
Sur ton épaule avec grâce les noue,
Et que par toi nos verres soient remplis.
Comme d'un char tourne et vole la roue,
La vie, hélas ! court rapide et s'enfuit.
De tout mortel vers la tombe conduit,
Que reste-t-il ? rien qu'un peu de poussière.
Pourquoi verser sur une froide pierre
Les doux parfums que l'Orient produit ?
Amour, mieux vaut les garder pour moi-même ;
Tant que je vis, répands-les sur mon corps,
Et vers ces lieux guide celle que j'aime.

Υπὸ νερτέρων χορείας,
Σκεδᾶσαι θέλω μερίμνας.

Puisqu'il me faut descendre chez les morts
Et de leurs chœurs un jour grossir la foule,
Fais que ma vie, au moins jusques alors,
Libre d'ennuis dans les plaisirs s'écoule.

Ε'

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ

Τὸ ρόδον τὸ τῶν Ερώτων
Μίζωμεν Διονύσῳ·
Τὸ ρόδον τὸ καλλιφύλλον
Κροτάφοισιν ἀρμόσαντές.
Πίνωμεν ἄβρᾶ γελῶντες.
Ρόδον, ὦ φέριστον ἄνθος!
Ρόδον εἶαρος μέλημα·
Ρόδα καὶ θεοῖσι τερπνά·
Ρόδα, τοῖς ὁ παῖς Κυθήρης
Στέφεται καλοὺς ἰούλους
Χαρίτεσσι συγχορεύων.
Στέψον οὖν με· καὶ, λυρίζων
Παρὰ σοῖς, Διόνυσε, σηκοῖς
Μετὰ κούρης βαθυκόλπου,
Ροδίνουσι στεφανίσκοις
Πεπυκασμένος, χορεύσω.

V

SUR LA ROSE

Mêlons au vin la rose des Amours ;
Le doux parfum de sa feuille embaumée
Double le prix d'une liqueur aimée.
A boire amis, passons gaîment nos jours.
Fille de mai, rose, charme suprême,
Reine des fleurs, délices du ciel même,
Seule tu sers d'ornement à l'Amour
Lorsqu'il conduit les Grâces à la danse.
De tes festons me parant à mon tour,
La lyre en main, je veux suivre en cadence,
Près des autels consacrés à Bacchus,
Celle qui tient mon cœur en sa puissance
Et dont le sein est digne de Vénus.

ς'

ΕΡΩΤΙΚΟΝ

Στεφάνους μὲν κροτάφοισι
 Ροδίνους συναρμόσαντες,
 Μεθύομεν ἄβρᾶ γελῶντες·
 Ὑπὸ βαρβίτῳ δὲ κούρα,
 Κατακίσσοισι βρέμοντας
 Πλοκάμοις φέρουσα θύρσους,
 Χλιδανόσφυρος χορεύει.
 Ἀβροχαίτας δ' ἅμα κοῦρος
 Στομάτων ἀδὺ πνεόντων
 Κατὰ πηκτιδῶν ἀθύρει
 Προχέειν λίγειαν ὀμφάν.
 Ὁ δ' Ἔρως ὁ χρυσοχαίτας
 Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου,
 Καὶ τῆς καλῆς Κυθήρης,
 Τὸν ἐπήρατον γεραιοῖς
 Κῶμον μέτεισι χαίρων.

VI

SUR UN FESTIN

Chacun de nous, de roses couronné,
Boit, et d'un œil où la volupté brille,
En souriant suit une jeune fille
Qui frappe l'air d'un thyrsé environné
De lierres verts à la feuille sonore,
Et dont le pied obéit en dansant
A la *Pectis* que le myrte décore.
Plus près de nous, un bel adolescent,
A chevelure ondoyante et soyeuse,
Et dont le souffle est pur et caressant,
Unit au luth sa voix mélodieuse.
Ainsi l'Amour, Vénus aux doux regards,
Et Lyæus leur compagnon fidèle,
Lorsque la voix du plaisir les appelle,
Viennent s'asseoir aux festins des vieillards.

Ζ'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Υακινθίνη με ῥάβδῳ
Χαλεπῶς Ερως ῥαπίζων
Ἐκέλευε συντροχάζειν .
Διὰ δ' ὀξέων μ' ἀναύρων,
Ξυλόχων τε καὶ φαράγγων,
Τροχάοντα τεῖρεν ἰδρώς .
Κραδίῃ δὲ ῥινὸς ἄχρισ
Ἀνέβαινε, καὶν ἀπέσβην.
Ὁ δ' Ερως, μέτωπα σείων
Ἀπαλοῖς πτεροῖσιν, εἶπεν .
Σὺ γὰρ οὐ δύνη φιλῆσαι.

VII

SUR L'AMOUR

D'un léger coup de tige d'hyacinthe
L'Amour me frappe et me dit : « Suis mes pas. »
Forêts, torrents, j'affronte tout sans crainte ;
Je franchis tout, mais je ne l'atteins pas.
Il m'a vaincu ; je sens que presque éteinte
S'enfuit ma vie, et qu'en mon cœur, hélas !
Pour s'exhaler elle cherche un passage.
L'Amour s'arrête ; il veut me ranimer,
Et de son aile effleurant mon visage :
« Eh ! quoi, dit-il, ne peux-tu plus aimer ? »

Η'

ΟΝΑΡ

Διὰ νυκτὸς ἐγκαθεύδων
Αλιπορφύροις τάπησι,
Γεγανυμένος Λυαίῳ,
Ἐδόκουν ἄκροισι ταρσοῖς
Δρόμον ὥκ' ἐκτανύειν,
Μετὰ παρθένων ἀθύρων.
Ἐπεκερτόμουν δὲ παῖδες
Ἀπαλώτεροι Λυαίου,
Δακέθυμά μοι λέγοντες,
Διὰ τὰς καλάς ἐκείνας·
Ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι
Φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες,
Μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
Πάλιν ἤθελον καθεύδειν.

VIII

SUR UN SONGE

Sur des tapis que la pourpre colore,
La nuit dernière, assoupi mollement,
A Lyæus je souriais encore;
Il me semblait, heureux et jeune amant,
D'un pied léger suivre un essaim de belles,
Et dans leurs jeux folâtrer avec elles.
De gais enfants à l'œil vif et moqueur,
Comme Bacchus beaux et certains de plaire,
Me poursuivaient et déchiraient mon cœur
De traits malins qu'aiguissait la colère.
Pour me venger de leurs propos jaloux,
Entre mes bras je veux les presser tous :
Filles, garçons, tout fuit.... Je me réveille,
Et désolé, pour tromper mon chagrin,
Je me rendors vingt fois jusqu'au matin,
Sans retrouver le songe de la veille.

Θ'

ΕΙΣ ΠΕΡΙΣΤΕΡΑΝ

Ερασμίνη πέλεια,
Πόθεν, πόθεν πετᾶσαι;
Πόθεν μύρων τοσούτων,
Επ' ἥερος θέουσα,
Πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;
Τίς εἶ; τί σοι μέλει δέ;
Ανακρέων μ' ἔπεμψε
Πρὸς παῖδα, πρὸς Βάθυλλον,
Τὸν ᾔοτι τῶν ἀπάντων
Κρατοῦντα καὶ τύραννον.
Πέπρακέ μ' ἡ Κυθήρη,
Λαβοῦσα μικρὸν ὕμνον.
Εγὼ δ' Ἀνακρέοντι
Διακονῶ τосαῦτα.
Καὶ νῦν οἶας ἐκεῖνου
Επιστολὰς κομίζω!

IX

SUR UNE COLOMBE

— Belle colombe, où voles-tu ? quels lieux
As-tu quittés ? Cette douce rosée,
Cette vapeur, parfum délicieux
Que tu répands en traversant les cieux,
A quelle source a-t-elle été puisée ?
Dis-moi, quel est ton maître, ton emploi ?
— D'Anacréon messagère docile,
Je vais porter ce billet à Bathylle,
Aimable enfant qui le tient sous sa foi.
A tous les cœurs Bathylle parle en roi,
Encor qu'il n'ait sceptre ni diadème.
J'appartenais à Vénus elle-même.
Anacréon, pour quelques petits vers,
M'acheta d'elle, et depuis je le sers.
Il m'a promis en retour du message
La liberté ; mais maintenant je crois

Καί φησιν εὐθέως με
Ελευθέρην ποιήσιν·
Εγὼ δέ, κῆν ἀφῆ με,
Δούλη μενῶ παρ' αὐτῷ.
Τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
Ορη τε καὶ κατ' ἀγρούς,
Καὶ δένδρεσιν καθίζειν,
Φαγοῦσαν ἄγριόν τι;
Τὰ νῦν ἔδω μὲν ἄρτον,
Αφαρπάσασα χειρῶν
Ανακρέοντος αὐτοῦ·
Πιεῖν δέ μοι δίδωσι
Τὸν οἶνον ὃν προπίνει.
Πιοῦσα δ', ἂν χορεύσω,
Καὶ δέσποτὴν ἐμοῖσι
Πτεροῖσι συγκαλύψω.
Κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
Τῷ βαρβίτῳ καθεύδω,
Εχεις ἅπαντ'· ἄπελθε.
Λαλιστέραν μ' ἔθηκας,
Ανθρωπε, καὶ κορώνης.

Que mieux me vaut près de lui l'esclavage.
Quoi ! sur les monts, par les champs, dans les bois,
J'irais chercher quelque graine sauvage,
Lorsque je puis, en becquetant le pain
Qu'Anacréon m'émiette de sa main,
Boire à la coupe où le vin pur bouillonne,
Et qu'en riant sa lèvre m'abandonne ?
Lorsque j'ai bu, s'il me plaît de danser,
De voltiger, je voltige, je danse ;
Du bout de l'aile, et sans qu'il s'en offense,
En l'effleurant j'ose le caresser.
Veux-je dormir ? sur son luth je sommeille....
Adieu, je pars ; je t'ai dit mon secret ;
Tu m'as rendue, étranger indiscret,
Plus babillarde encor qu'une corneille.

I'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΚΗΡΙΝΟΝ

Ερωτα κήρινόν τις
 Νεηνίης ἐπώλει·
 Εγὼ δέ οἱ παραστάς,
 Πόσου θέλεις, ἔφην, σοὶ
 Τὸ τευχθὲν ἐκπρίωμαι;
 Ο δ' εἶπε δωριάζων·
 Λάβ' αὐτὸν ὑππόσου λῆς.
 Ὅπως ἂν ἐμάθῃς νιν,
 Οὐκ εἰμὶ καροτέχνας.
 Ἀλλ' οὗ τι λῶ συνοικῆν
 Ερωτι παντορέκτα.
 Δὸς οὔν, δὸς αὐτὸν ἡμῖν
 Δραχμῆς, καλὸν σύνευνον.
 Ερως, σὺ δ' εὐθέως με
 Πύρωσον· εἰ δέ μῃ, σὺ
 Κατὰ φλογὸς τακῆση.

X

SUR UN AMOUR EN CIRE

Un étranger à l'accent dorien,
En vente, un jour, mit un Amour en cire.
Pour l'acheter je m'approche : — Combien
Ce petit dieu que tu moulas si bien ?
— Combien veux-tu toi-même que j'en tire ?
Je ne suis pas un mouleur, à vrai dire,
Non ; mais j'avoue, à ne te cacher rien,
Que je suis las de dépenser ma vie
Pour un enfant à qui tout fait envie.
— J'offre une drachme, et j'emporte le dieu.
Si, sur-le-champ, de ta plus douce flamme,
Beau compagnon, tu n'embrases mon âme,
Prends garde à toi, je te fais fondre au feu.

ΙΑ'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες·
Ανακρέων, γέρων εἶ·
Λαβῶν ἔσοπτρον, ἄθρει
Κόμας μὲν οὐκ ἔτ' οὔσας,
Ψιλὸν δέ σευ μέτωπον.
Εγὼ δὲ τὰς κόμας μὲν,
Εἴτ' εἰσὶν, εἴτ' ἀπῆλθον,
Οὐκ οἶδα· τοῦτο δ' οἶδα,
Ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
Πρέπει τὸ τερπνὰ παίζειν,
Ὅσῳ πέλᾳς τὰ Μοίρης.

XI

SUR LUI-MÊME

Femmes, pourquoi dire avec raillerie :
— Anacréon, sur toi pèsent les ans.
Prends un miroir : vois-tu ces cheveux blancs
Pendre à regret sur ta tempe flétrie ?
— Comme au jeune âge, ami des voluptés,
Si mes cheveux sont partis ou restés,
Je n'en ai cure ! et puisque la vieillesse
Au dernier but précipite mes jours,
Ne dois-je pas consacrer aux amours
Tous les instants que le Destin me laisse ?

IB'

ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ

Τί σοι θέλεις ποιήσω,
Τί, κωτίλῃ χελιδόν;
Τὰ ταρσά σευ τὰ κοῦφα
Θέλεις λαβὼν ψαλίξω;
Ἡ μᾶλλον ἔνδοθέν σευ
Τὴν γλῶσσαν, ὥς ὁ Τηρεὺς,
Εκείνος, ἐκθερίξω;
Τί μευ καλῶν ὀνείρων
Υπορθρίαισι φωναῖς
Αφήρπασας Βάθυλλον;

XII

SUR UNE HIRONDELLE

Quel châtiment, babillarde hirondelle,
T'infligerai-je ? Au tranchant du ciseau
Faut-il d'un coup que j'abatte ton aile ;
Ou que ma main, insupportable oiseau,
En saisissant ta langue, la mutile ;
Toi dont le cri, devant le soleil,
Vient chaque jour abréger mon sommeil,
Et m'enlever mes songes et Bathylle ?

Π'

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Οἱ μὲν καλὴν Κυβήδην
Τὸν ἡμίθην Ἀττιν
Ἐν οὖρεσιν βοῶντα
Λέγουσιν ἐκμανῆναι ·
Οἱ δὲ Κλάρου παρ' ὄχθαις,
Δαφνηφόροιο Φοίβου
Ἄλλον πιόντες ὕδωρ,
Μεμνηότες βοῶσιν.
Εγὼ δὲ, τοῦ Λυαίου
Καὶ τοῦ μύρου κορεσθεὶς
Καὶ τῆς ἐμῆς ἐταίρης,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

XIII

SUR LUI-MÊME

Atys, on dit qu'errant et mutilé
Et le cerveau par Cybèle troublé,
Tu remplis l'air de tes clameurs sauvages ;
Et toi, Claros, que si, sur tes rivages,
Quelqu'un s'abreuve à ton onde, Apollon
Jusqu'au délire exalte sa raison.
Moi, c'est aux bras d'une jeune maîtresse,
C'est quand Bacchus vient de moi s'emparer,
Que, me plongeant dans une double ivresse,
Je veux toujours, oui, toujours délirer.

ΙΔ'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Θέλω, θέλω φιλήσαι.
 Επειθ' Ερωσ φιλεῖν με ·
 Εγὼ δ', ἔχων νόημα
 Αβουλον, οὐκ ἐπέισθην.
 Ο δ', εὐθὺ τόξον ἄρας
 Καὶ χρυσέην φαρέτρην,
 Μάχη με προὔκαλεῖτο.
 Κἀγὼ, λαβὼν ἐπ' ὤμων
 Θώρηχ', ὅπως Αχιλλεύς,
 Καὶ δοῦρα, καὶ βοείην,
 Εμαρνάμην Ερωτι.
 Εβαλλ', ἐγὼ δ' ἔφευγον.
 Ως δ' οὐκ ἔτ' εἶχ' οὔστούς,
 Ησχαλλεν, εἴθ' ἐαυτὸν
 Αφῆκεν εἰς βέλεμνον.
 Μέσας δὲ καρδίας μευ

XIV

SUR L'AMOUR

Je veux aimer, je veux aimer ! Naguère
Pour m'y forcer l'Amour priait encor.
De lui céder je ne me pressais guère.
Il prit son arc, il prit son carquois d'or,
Et tout à coup me déclara la guerre.
Moi, tel qu'Achille armé de javelots,
D'un bouclier couvert, et sur le dos
Portant cuirasse, au combat je m'apprête.
Lui, de tirer, moi, de fuir.... Il me jette
Son dernier trait : je m'efface à propos.
Il se dépîte, il trépigne, il n'écoute
Que sa furie, et comme un trait vainqueur,
Il bondit, part, s'enfonce dans mon cœur
Lui tout entier, et me met en déroute.
Or maintenant, pourquoi de vains efforts,
Un bouclier, des traits, une cuirasse,

Εδυνε, καί μ' ἔλυσεν.

Μάτην δ' ἔχω βοείην.

Τί γὰρ βάλωμεν ἔξω,

Μάχης ἔσω μ' ἐχούσης;

Tout l'appareil qui défend les dehors,
Quand l'ennemi s'est logé dans la place ?

ΙΕ'

ΕΙΣ ΤΟ ΑΦΘΟΝΩΣ ΖΗΝ

Οὐ μοι μέλει τὰ Γύγῳ,
Τοῦ Σαρδίων ἄνακτος·
Οὐδ' εἰλέ πώ με ζῆλος,
Οὐδέ φθονέω τυράννοις.
Εμοὶ μέλει μύροισιν
Καταβρέχειν ὑπὴν·
Εμοὶ μέλει ῥόδοισιν
Καταστέφειν κάρηνα.
Τὸ σήμερον μέλει μοι·
Τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν;
Ὡς οὖν ἔτ' εὐδι' ἐστίν,
Καὶ πῖνε, καὶ κύβευε,
Καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
Μὴ νοῦσος, ἣν τις ἔλθῃ,
Λέγῃ· σὲ μὴ δεῖ πίνειν.

XV

SON BONHEUR

Garde, ô Gygès ! ton sceptre et ton trésor.
Pour ces faux biens qu'un fol orgueil s'enflamme !
Je n'ai jamais connu la soif de l'or ;
L'ambition n'assiège pas mon âme.
Mais de parfums inonder mes cheveux,
Entrelacer des roses sur ma tête,
Voilà mes biens, mes soucis et mes vœux.
Au jour présent mon avenir s'arrête.
Du lendemain quels seront les élus ?
Ami, tandis que la vie est sereine,
Bois, joue aux dés, consacre à Lyæus
Le premier vin de cette coupe pleine.
Crains que bientôt la fièvre ne survienne
Et, te touchant, ne dise : « Ne bois plus ! »

Ις'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,

Ὁ δ' αὖ Φρυγῶν αὐτάς·

Εγὼ δ' ἐμὰς ἀλώσεις·

Οὐκ ἵππος ὄλεσέν με,

Οὐ πεζός, οὐχὶ νῆες·

Στρατὸς δὲ καινὸς ἄλλος,

Ἀπ' ὀμμάτων με βᾶλλον.

XVI

SUR LUI-MÊME

Des Phrygiens tu dis les faits guerriers ;
D'autres pour Thèbe embouchent la trompette.
Moi, sur le luth je chante ma défaite.
Ce ne sont pas fantassins, cavaliers,
Ni flotte même à ma perte animée,
Qui, toujours sûrs de faciles succès,
M'ont tant de fois vaincu : c'est une armée
Qui par les yeux lance sur moi ses traits.

ΙΖ'

ΕΙΣ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΑΡΓΥΡΟΥΝ

Τὸν ἄργυρον τορεύων,
Ἡφαιστέ, μοι ποιήσον,
Πανοπλίαν μὲν οὐχί,
Τί γὰρ μάχαισι κέμοί;
Ποτήριον δὲ κοῖλον,
Οσον δύνῃ, βαθύνας.
Ποίει δέ μοι κατ' αὐτοῦ
Μήτ' ἄστρα, μήθ' ἄμαξαν,
Μὴ στυγνὸν Ωρίωνα·
Τί Πλειάδων μέλει μοι,
Τί δ' ἄστέρως Βωώτew;
Ἀλλ' ἀμπέλους χλωώσας,
Καὶ βότρυας γελῶντας,
Καὶ Μαινάδας τρυγώσας·
Ποίει δὲ ληνὸν οἴνου,
Καὶ χρυσέους πατοῦντας

XVII

SUR UNE COUPE D'ARGENT

Toi que Vulcain pourrait seul égaler,
De cet argent que tu vas ciseler,
Fais-moi, non pas des armes homicides,
(Leur seul aspect me fut toujours affreux !)
Mais une coupe aux flancs larges et creux.
N'y grave aucun de ces astres humides
Qui dans le ciel président aux frimas.
Qu'ai-je besoin des sept filles d'Atlas ?
De Bootès que m'importe le signe ?
Ce que je veux, c'est que des ceps de vigne
Sur cette coupe étalent leur fruit noir ;
Que la Bacchante y dresse le pressoir,
Et que, formés de l'or le plus ductile,
Triple chef-d'œuvre enfant de ton burin,

Ομοῦ καλῶ Λυαίῳ
Ἐρωτα καὶ Βάθυλλον.

Et Lyæus et l'Amour et Bathylle
D'un pied léger y foulent le raisin.

ΙΗ'

ΕΙΣ ΤΟ ΑΥΤΟ

Καλλίτεχνα, τόρευσον
Εαρος κύπελλον ἤδη·
Τὴν πρῶθ' ἡμῖν τὰ τερπνὰ
Ρόδα φέρουσιν ὥρην.
Τὸν ἄργυρον δ' ἀπλώσας
Πότον ποίει μοι τερπνόν.
Μὴ τῶν παρ' οἴνῳ τελετῶν
Ξένον τί μοι τορεύσης,
Μὴ φευκτὸν ἱστόρημα·
Μᾶλλον ποίει Διὸς γόνον
Βάκχον εὖιον ἡμῖν,
Μύστιν τε τῶν πόθων Κύπριν
Υμεναίοις κροτοῦσαν.
Χάρασσ' Ερωτας ἀνόπλους,
Καὶ Χάριτας γελώσας.
Υπ' ἄμπελον εὐπέταλον,

XVIII

SUR LE MÊME SUJET

Que ton burin, artiste inimitable,
Grave pour moi les roses du printemps
Sur une coupe où je puisse longtemps
Boire le vin qui vieillit pour ma table.
Comme ornement garde-toi de choisir
Rien d'étranger au culte du plaisir,
Ni des tableaux d'histoire lamentable.
Mais sur ses flancs que ton habile main,
Près de Vénus qui sourit à l'Hymen,
Offre à mes yeux, sous des traits pleins de charmes,
L'aimable dieu qu'invoquent les buveurs.
Place plus loin, dépouillé de ses armes,
Le jeune Éros, et les Grâces, ses sœurs ;
Que sur leur tête, en un épais treillage,
Des ceps de vigne entrelacent leurs nœuds.
Ajoute enfin, pour accomplir l'ouvrage,

Εὐβότρουον, κομῶσαν,
Σύναπτε κούρους εὐπρεπεῖς·
Αἶμα δὴ Φοῖβος ἀθύρη.

Quelques enfants au gracieux visage,
Près d'Apollon qui se mêle à leurs jeux.

ΙΘ'

ΕΙΣ ΤΟ ΔΕΙΝ ΠΙΝΕΙΝ

Π γῇ μέλαινα πίνει,
Πίνει δὲ δένδρε' αὐτήν·
Πίνει θάλασσα δ' αὔρας,
Ο δ' ἥλιος θάλασσαν,
Τὸν δ' ἥλιον σελήνη.
Τί μοι μάχεσθ', ἐταῖροι,
Καὺτῳ θέλοντι πίνειν;

XIX

IL FAUT BOIRE

La terre boit de fécondantes eaux,
L'arbre à son tour boit les sucs de la terre ;
Si la mer boit les fleuves, dans ses flots
L'astre du jour plonge et se désaltère ;
La lune enfin boit les feux du soleil :
Lorsque je bois de ce nectar vermeil,
Amis, pourquoi me faites-vous la guerre ?

Κ'

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ

Ἡ Ταντάλου ποτ' ἔστη
Λίθος Φρυγῶν ἐν ὄχθαις,
Καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη
Πανδίονος χελιδών.
Εγὼ δ' ἔσοπτρον εἶην,
Ὅπως αἰὲς βλέπῃς με·
Εγὼ χιτῶν γενοίμην,
Ὅπως αἰὲς φορῇς με.
Υδὼρ θέλω γενέσθαι,
Ὅπως σε χρῶτα λούσω.
Μύρον, γύναι, γενοίμην
Ὅπως ἐγὼ σ' ἀλείψω.
Καὶ ταινίη δὲ μασθῶν,
Καὶ μάργαρος τραχήλῳ,
Καὶ σάνδαλον γενοίμην.
Μόνον ποσὶν πάτει με.

XX

SUR UNE JEUNE FILLE

Jadis Progné, s'élançant dans les airs,
Y fut changée en hirondelle agile;
Et Niobé, gisant au bord des mers
Fut convertie en un roc immobile.
Puissé-je, moi, devenir ton miroir,
Et toujours vu par toi, toujours te voir;
Ou ta tunique, ô ma belle maîtresse,
Pour que sur toi tu me portes sans cesse!
Puissé-je encore, en ruisseau transformé,
De mes flots purs envelopper tes charmes;
Ou me dissoudre en odorantes larmes,
Pour m'épancher sur ton corps parfumé;
Être le lin qui sur ton sein s'étale:
Être la perle attachée à tes bras;
Ou seulement enfin, humble sandale,
Être foulé par tes pieds délicats!

ΚΑ'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Δότε μοι, δότ', ὦ γυναῖκες,
Βρομίου πιεῖν ἀμυστί·
Ἀπὸ καύματος γὰρ ἤδη
Προδοθεὶς ἀναστενάζω.
Δότε δ' ἀνθέων ἐκείνου·
Στεφάνους δ', οἴους πυκάζω,
Τὰ μέτωπά μου ἵπικαίει.
Τὸ δὲ καῦμα τῶν Ερώτων,
Κραδίην, τίνι σκεπάζω;

XXI

SUR LUI-MÊME

Versez à flots, femmes! que d'un seul trait
Je puisse boire et boire à coupe pleine;
L'été m'accable et je respire à peine;
Jamais pour moi le vin n'eut tant d'attrait.
Mon front flétrit les fleurs qui l'environnent;
Qu'à chaque instant d'autres fleurs me couronnent;
Peut-être ainsi vaincrai-je la chaleur.
Toi, sans espoir, tu brûles, ô mon âme!
Car il n'existe, hélas! ni vin ni fleur
Qui des Amours sache éteindre la flamme.

ΚΒ'

ΕΙΣ ΒΑΘΥΛΛΟΝ

Παρὰ τὴν σκιὴν, Βαθυλλε,
 Καθίσον· καλὸν τό δένδρον·
 Απαλὰς δ' ἔσεισε χαίτας
 Μαλκωτάτῳ κλαδίσκῳ,
 Παρὰ δ' αὐτὸν ἐρεθίζει
 Πηγὴ ῥέουσα πειθοῦς.
 Τίς ἂν οὖν ὁρῶν παρέλθοι
 Καταγώγιον τοιοῦτο;

XXII

A BATHYLLE

Bathylle, viens : sous ce riant ombrage
Asseyons-nous. Comme cet arbre est beau !
Pour nous charmer, comme chaque rameau
Fait en tremblant murmurer son feuillage !
L'onde à nos pieds s'écoule, et semble aussi
Prendre une voix à nos cœurs familière.
Peut-on te voir, retraite hospitalière,
Et ne pas dire : Arrêtons-nous ici ?

ΚΓ'

ΕΙΣ ΦΙΛΑΡΙΤΤΡΟΝ

Ο πλοῦτος εἴ γε χρυσοῦ
Τὸ ζῆν παρεῖχε θνητοῖς,
Εκαρτέρουν φυλάσσων,
Ἴν', ἂν θανεῖν ἐπέλθῃ.
Δάβῃ τι, καὶ παρέλθῃ,
Εἰ δ' οὖν μὴ τὸ πρίασθαι
Τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,
Τί καὶ μάτην στεναζῶ;
Τί καὶ γόους προπέμπω;
Θανεῖν γὰρ εἰ πέπτωται,
Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
Εμοὶ γένοιτο πίνειν,
Πιόντι δ' οἶνον ἡδὺν
Εμοῖς φίλοις συνεῖναι,
Ὡς δ' ἀπαλαῖσι κοῖταις
Τελεῖν τὰν Ἀφροδίταν.

XXIII

SUR L'AMOUR DE L'OR

Si les humains prolongeaient à prix d'or
Le peu de jours que le destin leur compte,
Avec quel soin j'accroitrais mon trésor,
Et le livrant à la Parque trop prompte !
Prends, lui dirais-je, et que je vive encor !
Mais si la mort, toujours inassouvie,
Ne traite pas du rachat de la vie,
Pourquoi des pleurs ? pourquoi de vains regrets ?
C'est le destin, j'accepte ses arrêts ;
L'or n'y peut rien, l'or n'est pas mon envie.
Mieux vaut d'amis voir un cercle charmant
Boire avec moi dans un verre écumant ;
Et de nectar quand mes lèvres sont lasses,
Sur des coussins étendu mollement,
Jusqu'au matin sacrifier aux Grâces.

ΚΔ'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Επειδὴ βροτὸς ἐτύχθην
Βιότου τρίβον ὁδεύειν,
Χρόνον ἔγνων ὃν παρῆλθον,
Ὅν δ' ἔχω δραμεῖν οὐκ οἶδα.
Μέθετέ με, φροντίδες·
Μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔστω.
Πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέλος,
Παίξω, γελάσω, χορεύσω
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου.

XXIV

SUR LUI-MÊME

Puisqu'il me faut, en simple passager,
Suivre au hasard les routes de la vie,
Et, connaissant celle que j'ai suivie,
Ignorer celle où je vais m'engager,
Sombre chagrin, fuis l'air que je respire.
Jusques au terme où l'on ne marche plus,
Je veux au moins jouer avec Bacchus,
Avec Bacchus je veux danser et rire.

ΚΕ'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Όταν πῖω τὸν οἶνον,
Εὐδουσιν αἱ μέριμναι.
Τί μοι γόων, τί μοι πόνων,
Τί μοι μέλει μεριμνῶν;
Θανεῖν με δεῖ, καὶ μὴ θέλω.
Τί δέ τὸν βίον πλανῶμαι;
Πῖωμεν οὖν τὸν οἶνον
Τὸν τοῦ καλοῦ Λυαίου.
Σὺν τῷ δὲ πίνειν ἡμᾶς
Εὐδουσιν αἱ μέριμναι.

XXV

SUR LUI-MÊME

Tous mes chagrins s'endorment quand je bois.
Peines, soucis, ambition altière,
Je peux alors secouer votre poids.
Si de la mort nul n'a fléchi les lois,
Loin de courir à travers la carrière,
Sans le trouver cherchant notre chemin,
Buvons plutôt cette liqueur vermeille
Que Lyæus nous verse de sa main;
Quand nous buvons, le noir chagrin sommeille.

Κς'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Όταν ὁ Βάκχος εἰσέλθῃ,
 Εὐδουσιν αἱ μέριμναι·
 Δοκῶν δ' ἔχειν τὰ Κροίσου
 Θέλω καλῶς αἰεῖν·
 Κισσοστεφῆς δὲ κεῖμαι,
 Πατῶ δ' ἅπαντα θυμῷ·
 Οπλιζ', ἐγὼ δὲ πίνω.
 Φέρ' ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ·
 Μεθύοντα γάρ με κεῖσθαι
 Πολὺ κρεῖσσον, ἢ θανόντα.

XXVI

SUR LUI-MÊME

Quand de Bacchus je ressens le délire,
Soudain l'ennui loin de moi prend l'essor ;
Crésus me cède et son trône et son or ;
Des chants d'amour résonnent sur ma lyre.
En songe alors, de lierre couronné,
Je vois le monde à mes pieds prosterné.
Vole aux combats, ô belliqueuse troupe !
Toi, jeune enfant, remplis encor ma coupe.
Si succomber en buvant est mon sort,
J'aime bien mieux tomber ivre que mort.

ΚΖ'

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ

Τοῦ Διὸς ὁ παῖς ὁ Βάκχος,
Ο λυσίφρων, ὁ λυαῖος,
Οταν εἰς φρένας τὰς ἐμὰς
Εἰσέλθῃ μεθυδότας,
Διδάσκει με χορεύειν.
Ἐχω δὲ καί τι τερπνόν
Ο τᾶς μέθας ἐραστάς·
Μετὰ κρότων, μετ' ᾠδᾶς
Τέρπει με κ' Ἀφροδίτα,
Καὶ πάλιν θέλω χορεύειν.

XXVII

SUR BACCHUS

Dès que le fils du maître du tonnerre
Dans son nectar a noyé mes ennuis,
Par son exemple et ses leçons instruits,
En bondissant mes pieds frappent la terre.
Sur mes vieux ans, dont il charme le cours,
Bacchus répand sa joie enchanteresse ;
Les sons du luth, les chansons, les amours,
Plongent aussi mon âme dans l'ivresse ;
Je veux encor, je veux danser toujours.

ΚΗ'

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ

Αγε, ζωγράφων ἄριστε,
Γράφε, ζωγράφων ἄριστε,
Ροδίνης κοίρανε τέχνης,
Απεοῦσαν, ὥς ἂν εἴπω,
Γράφε τὴν ἐμὴν ἐπαίρην.
Γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτο
Απαλάς τε καὶ μελαίνας·
Ο δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,
Γράφε καὶ μύρου πνεοῦσας.
Γράφε δ' ἐξ ὅλης παρειῆς
Υπὸ πορφύραισι χαίταις
Ελεφάντινον μέτωπον.
Τὸ μεσόφρυον δὲ μὴ μοι
Διάκοπτε, μῆτε μίσγε·
Εχέτω δ', ὅπως ἐκείνη,
Τὸ λελ ηθότως σύνοφρυον

XXVIII

SUR SA MAITRESSE

Peintre fameux, de qui la main savante
Illustra l'art dont Rhode est le berceau,
Fais le portrait de ma maitresse absente ;
Mes souvenirs guideront ton pinceau.
Des cheveux noirs, comme dans le modèle,
Doivent flotter souples et gracieux ;
Que ne peux-tu sur la cire fidèle
En conserver le parfum précieux !
Peins-tu le front ? sous des boucles d'ébène,
Que de l'ivoire il efface l'éclat.
Chaque sourcil forme un arc délicat :
Sans les unir, sépare-les à peine.
Quand ton pinceau, par un heureux effort,
Reproduisant chaque trait sur la toile,
De la paupière ouvre et plisse le voile,
Que de longs cils en ombragent le bord.

Βλεφάρων ἔτυν κελαινήν.
Τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς
Ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον,
Ἀμ. γλαυκὸν, ὥς Ἀθήνης,
Ἀμ. δ' ὕγρον, ὥς Κυθήρης.
Γράφε ῥίνα καὶ παρειάς
Ρόδα τῷ γάλακτι μίξας.
Γράφε χεῖλος, οἷα Πειθοῦς,
Προκαλούμενον φίλημα.
Τρυφεροῦ δ' ἔστω γενείου
Περὶ λυγδίνῃ τραχήλῃ
Χάριτες πέτοινο πάσαι.
Στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτὴν
Ἵποπορφύροισι πέπλοις·
Διαφαινέτω δὲ σαρκῶν
Ολίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχον.
Ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν·
Τάχα, κηρὲ, καὶ λαλήσεις.

Mais pourras-tu rendre de ma maîtresse
Les yeux divins et le regard de feu ?
Comme Minerve, elle a l'œil grand et bleu,
Comme Vénus, humide de tendresse.
Trace la joue, esquisse un nez charmant,
Où le lait pur le dispute à la rose.
Fais qu'en riant sa bouche demi-close
Semble appeler les baisers d'un amant.
Qu'elle ait le col et le menton d'albâtre,
Et qu'un essaim de Grâces y folâtre.
Puis, dans la pourpre enveloppe son corps,
Et sous des plis caches-en les trésors ;
Mais laisse à nu quelque point qui révèle
Ceux des appas que ton art doit voiler.
Bien ! je crois voir ma maîtresse ! c'est elle !
N'y touche plus, le portrait va parler.

ΚΘ'

ΕΙΣ ΝΕΩΤΕΡΟΝ ΒΑΘΥΛΛΟΝ

Γράφε μοι Βάθυλλον οὔτω,
 Τὸν ἐταῖρον, ὡς διδάσκω.
 Λιπαρὰς κόμας ποίησον,
 Τὰ μὲν ἔνδοθεν, μελκίνας,
 Τὰ δ' ἐς ἄκρον, ἡλιώσας.
 Ἐλικας δ' ἐλευθέρους μοι
 Πλοκάμων ἄτακτα συνθείς,
 Αφες, ὡς θέλωσι, κεῖσθαι.
 Απαλὸν δὲ καὶ δροσῶδες
 Στεφέτω μέτωπον ὄφρυς
 Κυανωτέρη δρακόντων.
 Μέλιν ἥμῃ γοργὸν ἔστω,
 Κεκερασμένον γαλήνη,
 Τὸ μὲν ἐξ Ἀρηος ἔλκον,
 Τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης,
 Ἴνα τις τὸ μὲν φοβῇται,

XXIX

SUR BATHYLLE

Peins l'enfant cher à mon cœur, peins Bathylle,
D'après les traits que j'en vais esquisser :
Sa chevelure, au lieu de s'enlacer
Parmi les nœuds d'un lien inutile,
En liberté plus gracieuse encor,
Tombe et se place où le hasard l'entraîne;
A sa naissance elle est couleur d'ébène,
Elle finit roulée en boucles d'or.
Tel qu'un dragon à l'écaille irisée,
De son sourcil l'arc étroit, délicat,
Par sa noirceur doit rehausser l'éclat
D'un front plus pur, plus frais que la rosée.
Dans les regards que lance son œil noir,
Par la douceur la force est tempérée ;
Ainsi que Mars, ainsi que Cythérée,
Il blesse, il charme, et ce double pouvoir

Τὸ δ' ἀπ' ἐλπίδος κρεμᾶται.
 Ροδίνην δ', ὅποῖα μῆλον,
 Χνοίην ποίει παρειήν·
 Ερύθημα δ' ὥς ἂν Αἰδοῦς
 Δύνασαι βαλεῖν, ποιήσον.
 Τὸ δὲ χεῖλος οὐκ ἔτ' οἶδα
 Τίνι μοι τρόπῳ ποιήσεις
 Απαλὸν, γέμον τε Πειθοῦς.
 Τὸ δὲ πᾶν, ὃ κηρὸς αὐτός
 Εχέτω λαλῶν σιωπῇ.
 Μετὰ δὲ πρόσωπον ἔστω
 Τὸν Αδώνιδος παρελθὼν
 Ελεφάντινος τράχηλος.
 Μεταμάζιον δὲ ποίει
 Διδύμας τε χεῖρας Ερμοῦ,
 Πολυδεύκεος δὲ μηρούς,
 Διονυσίην δὲ νηδύν.
 Απαλῶν δ' ὑπερθε μηρῶν,
 Μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων,
 Αφελῇ ποιήσον αἰδῶ,
 Παφίην θέλουσαν ἥδη.
 Φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην,
 Οτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι
 Δύνασαι· τὰ δ' ἦν ἀμείνω.

Fait qu'à la fois l'âme au doute livrée
Tremble de crainte et s'enivre d'espoir.
Vois-tu sa joue ? elle est rose, elle est fraîche,
Et la pudeur, au duvet de la pêche,
Y vient mêler son incarnat divin.
Quant à sa bouche, oserai-je en décrire
Les doux contours et l'éloquent sourire ?
De tes pinceaux ici l'art serait vain.
Mais, si tu peux, par un effort suprême,
Fais qu'elle parle en son silence même.
Quel noble front ! Que d'attraits réunis !
Il a d'Hermès les mains et la poitrine ;
Un cou d'ivoire et digne d'Adonis ;
Bacchus n'a pas des flancs mieux arrondis ;
Pollux a-t-il une jambe aussi fine ?
Déjà le feu qu'allument les désirs
De son printemps fait éclore le signe,
Et te révèle, ô Vénus, qu'il est digne
Qu'on l'initie à de nouveaux plaisirs.
En vain son dos est parfait ; l'art t'oblige
D'en dérober tout le charme à nos yeux.
Je ne dis rien de ses pieds gracieux.
Fixe à ton gré le prix d'un tel prodige.
Prends, en un mot, tu ne peux choisir mieux,

Τί με δεῖ πόδας διδάσκειν;
Λάβε μισθόν, ὅσπον εἵπης.
Ἴόν Απόλλωνα δὲ τοῦτον
Καθελών, ποίει Βάθυλλον·
Ἦν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθης,
Γράφε Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.

Cet Apollon, et sans changer de style,
Peins d'après lui Bathylle; et, quelque jour,
Si tu te rends à Samos, en retour,
Peins Apollon en copiant Bathylle.

Α'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Αἰ Μοῦσαι τὴν Ερωτα
Δήσασαι στεφάνοισι
Τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
Καὶ νῦν ἡ Κυθήρεια
Ζητεῖ, λύτρα φέρουσα,
Λύσασθαι τὸν Ερωτα.
Κἄν λύσῃ δέ τις αὐτὸν,
Οὐκ ἔξεισι, μένει δέ·
Δουλεύειν δεδίδαχται

XXX

L'AMOUR CAPTIF

Jadis l'Amour, surpris par les neuf sœurs
Et garrotté dans des chaînes de fleurs,
A la beauté fut livré comme esclave.
Depuis ce temps, c'est en vain que Cypris
De sa rançon partout offre le prix.
De tels liens si l'on brisait l'entrave,
Et que l'Amour se vît en liberté,
Pour fuir croit-on qu'il déployât son aile ?
Il resterait auprès de la beauté,
Tant il chérit les fers qu'il reçut d'elle !

ΛΑ'

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ ΜΕΜΕΘΥΣΜΕΝΟΝ

Αφες με, τοὺς θεοὺς σοὶ
 Πιεῖν, πιεῖν ἄμυστί.
 Θέλω, θέλω μανῆναι.
 Εμαίνετ' Αλκμαίων τε,
 Χ' ὁ λευκόπους Ορέστης,
 Τὰς μητέρας κτανόντες·
 Εγὼ δὲ, μηδέν κτάς,
 Πιὼν δ' ἔρυθρόν οἶνον,
 Θέλω, θέλω μανῆναι.
 Εμαίνεθ' Ηρακλῆς πρὶν,
 Δεινὴν κλονῶν φαρέτρην
 Καὶ τόξον Ιφίτειον·
 Εμαίνετο πρὶν Αἴας·
 Μετ' ἀσπίδος κραδαίνων
 Τὴν Εκτορος μάχαιραν·
 Εγὼ δ', ἔχων κύπελλον,

XXXI

SUR LUI-MÊME

Aux immortels consacré par mes vœux, •
Que le vin coule et coule à flots ! Je veux
Plonger mes sens dans un joyeux délire !
Comme Alcéméon, Oreste criminel
Porta le fer dans le sein maternel :
Le fouet vengeur du remords les déchire.
Nul meurtre, moi, n'agite mon sommeil ;
Seul Lyæus, seul, son nectar vermeil
Plonge mes sens dans un joyeux délire !
A peine Hercule a-t-il porté la main
Sur ton carquois et sur ton arc d'airain,
Fourbe Iphytus, que sa fureur commence.
Le sombre Ajax, plus malheureux encor,
Aux yeux des Grecs agitaît, en démence,
Son bouclier et le glaive d'Hector.
Moi, m'exaltant aux accords de la lyre,

Καὶ στέμμα τοῦτο χαίταις,
Οὐ τόξον, οὐ μάχαιραν,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

La coupe en main, des fleurs dans les cheveux,
Sans arc, sans glaive, ivre de vin, je veux
Plonger mes sens dans un joyeux délire!

ΑΒ'

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΑΥΤΟΥ ΕΡΩΤΑΣ

Εἰ φύλλα πάντα δένδρων
Επίστασαι κατεπιεῖν,
Εἰ κύματ' οἶδας εὐρεῖν
Τὰ τῆς ὅλης θαλάσσης,
Σέ τῶν ἐμῶν Ερώτων
Μόνον ποῶ λογιστήν.
Πρῶτον μὲν ἐξ Ἀθηνῶν
Ερώτας εἵκοσιν θές,
Καὶ πεντεκαίδεκ' ἄλλους·
Ἐπειτα δ' ἐκ Κορίνθου
Θές ὄρμαθους Ερώτων·
Ἀχαΐης γάρ ἐστιν,
Οπου καλαὶ γυναῖκες.
Τίθει δὲ Λεσβίους μοι,
Καὶ μέγρι τῶν Ιῶνων,
Καὶ Καρίην Ρόδον τε,

XXXII

SUR LE NOMBRE DE SES AMOURS

Peux-tu des bois compter toutes les feuilles ?
Compter les flots qui roulent sur les mers ?
Si tu le peux, je veux que tu recueilles
Le nombre exact de mes amours divers.
Inscris d'abord vingt amours dans Athènes,
Et quinze en sus ; compte-les par centaines
Dans l'Achaïe, à Corinthe où toujours
A la beauté la grâce fut unie.
Puis, pour Lesbos, pour Rhode et l'Ionie,
Pour la Carie, inscris deux mille amours.
— Combien dis-tu ? — La cire encor s'y prête,
Écris toujours ; je ne t'ai point cité
Et la Syrie, et Canope, et la Crète,
Ile féconde où, dans chaque cité,
De Cythérée on célèbre la fête.
A calculer persistes-tu ? Parcours

Δισχίλιους Ερωτας. —

Τί φῆς; — Λεὶ κηρῷ θές.

Οὔπω Σύρους ἔλεξα,

Οὔπω πόθους Κανώβου,

Οὐ τῆς ἅπαντ' ἐχούσης

Κρήτης, ὅπου πόλεσσιν

Ερως ἐποργιάζει.

Τί σοι θέλεις ἀριθμῶ

Καὶ τοὺς Γαδεύρων ἐκτός,

Τοὺς Βακτρίων τε καὶ Ἰνδῶν,

Ψυχῆς ἐμῆς Ερωτας;

La Bactriane, et l'Inde, et la Bétique,
Pour compléter une liste authentique
Qui de mon cœur marque tous les amours.

ΑΓ'

ΕΙΣ ΧΕΛΙΑΔΟΝΑ

Σὺ μὲν, φίλη χελιδόν,
Ετησίη μολοῦσα,
Θέρει πλέκεις καλιήν,
Χειμῶνι δ' εἷς ἄφαντος
Ἡ Νεῖλον, ἥ 'πὶ Μέμφιν·
Ερως δ' αἰὲ πλέκει μευ
Εν καρδίῃ καλιήν.
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
Ὁ δ' ὧόν ἐστιν ἀκμήν,
Ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη.
Βοή δὲ γίνετ' αἰεὶ
Κεχρηνότων νεοτῶν.
Ερωτιδεῖς δὲ μικροὺς
Οἱ μείζονες τρέφουσιν·
Οἱ δὲ τραφέντες εὐθύς
Πάλιν κύουσιν ἄλλους,

XXXIII

SUR L'HIRONDELLE

Toi, chaque année, hirondelle chérie,
Tu viens bâtir ton nid dans nos climats ;
Puis à Memphis tu vas, loin des frimas,
Revoir le Nil et sa rive fleurie.
Mais dans mon cœur c'est en toute saison
Que l'Amour dresse un nid à sa famille.
De ses petits l'un est dans la coquille,
L'autre à demi sort de cette prison.
Le premier-né sautille et bat de l'aile ;
Le bec ouvert, tous poussent mille cris.
Par les plus forts les plus jeunes nourris
Donnent bientôt une ponte nouvelle.

Τί μῆχος οὖν γένηται;
Οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ερωτας ἐκβοῆσαι.

Je n'y puis rien : comment, par quel secours,
Hors de mon cœur mettre tous ces Amours ?

ΑΔ'

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ

Μή με φύγῃς, ὀρῶσα
Τὰν πολιὰν ἔθειραν ·
Μηδ', ὅτι σοι πάρεστιν
Ανθος ἀκμαῖον ὥρας,
Τὰ μὰ φίλτρα διώξῃς.
Ορα καὶ στεφάνοισιν
Ὅπως πρέπει τὰ λευκά
Ρόδοις κρίνα πλακέντα.

XXXIV

A UNE JEUNE FILLE

Pourquoi me fuir et repousser mes vœux ?
Il est vrai, l'âge a blanchi mes cheveux.
Et ta beauté fraîchement vient d'éclore ;
Mais de la rose entrelacée au lys,
Ne vois-tu pas les boutons embellis
Briller plus frais et plus vermeils encore ?

ΑΕ'

ΕΙΣ ΕΥΡΩΠΗΝ

Ο ταῦρος οὗτος, ὦ παῖ,
Δοκεῖ τις εἶναι Ζεὺς μοι.
Φέρει γὰρ ἄμφι νώτοις
Σιδωνίην γυναῖκα.
Περᾶ δὲ πόντον εὐρὺν,
Τέμνει τε κῦμα χηλαῖς.
Οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος
Ἐξ ἀγέλης ἐλασθεῖς
Επλευσε τὴν θάλασσαν,
Εἰ μὴ μόνος γ' ἐκείνος.

XXXV

SUR UN TABLEAU REPRÉSENTANT EUROPE

Oui, jeune enfant, ce taureau ne peut être
Que Jupiter : il porte sur son dos
Vierge timide et que Sidon vit naître.
Des vastes mers sans crainte il fend les flots.
Quel autre eût pu quitter le pâturage,
Et du danger ainsi se faire un jeu
En affrontant les vagues et l'orage ?
Non, ce n'est pas un taureau : c'est un dieu !

Ας

ΕΙΣ ΤΟ ΑΝΕΤΟΣ ΖΗΝ

Τί με τοὺς νόμους διδάσκεις
Καὶ ῥητόρων ἀνάγκας;
Τί δέ μοι λόγων τοσούτων
Τῶν μηδὲν ὠφελούντων;
Μᾶλλον δίδασκε πίνειν
Ἀπλὸν πόμα Λυαίου·
Μᾶλλον δίδασκε παίζειν
Μετὰ χρυσῆς Αφροδίτης.
Πολιαὶ στέφουσι χάραν.
Δὸς ὕδωρ, βάλ' οἶνον· ὦ παῖ,
Τὴν ψυχὴν μου κάρωσον.
Βραχὺ μὴ ζῶντα καλύπτεις·
Ὁ θανῶν οὐκ ἐπιθυμεῖ.

XXXVI

IL FAUT VIVRE SANS SOUCI

Quoi! tu voudrais m'apprendre des rhéteurs
Les arguments et les règles subtiles?
Qu'ai-je besoin de ces discours stériles?
Dis-moi plutôt par quels dons enchanteurs
Le gai Bacchus sait enivrer la terre;
Dis-moi plutôt les plaisirs qu'à Cythère
Vénus réserve à ses adorateurs.
Verse-moi donc le vin que je réclame,
Et dans l'ivresse, esclave, endors mon âme.
Depuis longtemps l'âge a blanchi mon front;
Du dernier voile il te faudra peut-être
Couvrir bientôt la tête de ton maître,
Et pour toujours mes désirs s'éteindront.

ΑΖ'

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ

Ιδε πῶς, ἔαρος φανέντος
 Χάριτες ῥόδα βρούουσιν.
 Ιδε πῶς κύμα θαλάσσης
 Απαλύνεται γαλήνη.
 Ιδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ.
 Ιδε πῶς γέρανός ὁδεύει.
 Αφελῶς δ' ἔλαμψε Τιτάν·
 Νεφελῶν σκιαί δονοῦνται,
 Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα.
 Καρποῖσι γαῖα προκύπτει,
 Καρπὸς ἐλαίας προκύπτει·
 Βρομίου στέφεται νᾶμα·
 Κατὰ φύλλον, κατὰ κλῶνα
 Καθελῶν ἤνθισε καρπός.

XXXVII

SUR LE PRINTEMPS

Vois, dès qu'avril ramène le printemps,
Comme aussitôt naît la rose vermeille !
Vois, sur la mer qu'agitaient les autans,
Comme le flot immobile sommeille !
L'oiseau plongeur seul en trouble l'azur.
La grue a fui vers des climats plus sombres ;
Titan dans l'air répand un jour plus pur,
Et de la nue il dissipe les ombres.
L'homme a repris ses utiles travaux ;
Dans les sillons le blé germe et s'élève ;
Les oliviers ont des bourgeons nouveaux,
Et dans les ceps déjà monte la sève.
Partout le fruit impatient achève
De se mêler aux feuilles des rameaux.

ΛΗ΄

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Εγὼ γέρων μὲν εἰμι,
Νέων πλέον δὲ πίνω,
Κἄν δεήσῃ με χορεύειν,
Σκῆπτρον ἔχω τὸν ἄσκον·
Ὁ νάρθηξ δ' οὐδὲν ἔστιν.
Ὁ μὲν θέλων μάχεσθαι
Παρέστω, καὶ μαχέσθω.
Εμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ,
Μελιχρὸν οἶνον ἥδυν
Εγχεράσας, φόρησον.
Εγὼ γέρων μὲν εἰμι,
Σειληγὸν δ' ἐν μέσοισι
Μιμούμενος χορεύσω.

XXXVIII

SUR LUI-MÊME

Oui, je suis vieux, j'en conviens, mais qu'importe,
Si je bois plus que mes jeunes rivaux ?
Faut-il danser, former des chœurs nouveaux ?
L'outre, voilà le sceptre que je porte.
Que du *narthez* d'autres arment leur bras !
Quelqu'un veut-il combattre ? qu'il paraisse :
La coupe en main, je suis prêt aux combats.
Esclave, afin de conjurer l'ivresse,
Mêle le miel, mêle ses flots plus doux
Au vin trop fort dont cette amphore est pleine.
Oui, je suis vieux, mais je veux avec vous
Boire et danser : j'imiterai Silène.

ΛΘ'

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ

Οτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
Τότε μευ ἦτορ ἱανθὲν
Λιγαίνειν ἄρχεται Μούσας.
Οτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
Απορίπτονται μέριμναι,
Πολυφρόντιδές τε βουλαὶ
Ες ἀλικτύπους ἀήτας.
Οτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
Λυροπαίγμον τότε Βάκχος
Πολυανθέσιν μ' ἐν αὔραις
Δονέει, μέθῃ γανώσας.
Οτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,
Στεφάνους ἄνθεσι πλέξας,
Επιθείς δὲ τῷ καρύνῳ,
Βιότου μέλπω γαλήνην.
Οτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον.

XXXIX

SUR UN BANQUET

Lorsque je bois, dans un joyeux délire
Mon cœur se plonge et trouve le bonheur.
Plus gais, alors naissent en votre honneur,
Muses, les chants qu'accompagne ma lyre.

Lorsque je bois, pensers tumultueux,
Sombres chagrins amassés sur ma tête,
Je livre tout aux vents impétueux
Qui sur les mers déchainent la tempête.

Lorsque je bois, l'aimable dieu du vin
M'entraîne au loin sur ses ailes de flamme;
Et dans les airs, pleins d'un parfum divin,
L'illusion porte et berce mon âme.

Lorsque je bois, les plus riantes fleurs
De leurs festons me font une couronne;
Sous un ciel pur, je chante les douceurs
Des jours heureux que le calme environne.

Μύρω εὐώδεϊ τέγξας

Δέμας ἀγκάλαις δὲ κούρην

Κατέχων, Κύπριν αἰίδω.

Οτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,

ὑπὸ κυρτοῖσι κυπέλλοις

Τὸν ἐμὸν νόον ἀπλώσας,

Θιάσῳ τέρπομαι κούρων.

Οτ' ἐγὼ πῖω τὸν οἶνον,

Τοῦτό μοι μόνῳ τὸ κέρδος,

Τοῦτ' ἐγὼ λαβὼν ἀποίσω.

Τὸ θανεῖν γὰρ μετὰ πάντων.

Lorsque je bois, de parfums ruisselant,
Et dans les bras d'une amante adorée,
Contre son sein pressant mon cœur brûlant,
J'entonne l'hymne à Vénus consacrée.

Lorsque je bois, dans la coupe aux grands bords
J'aime à noyer ma raison qui chancelle;
Et des danseurs que le plaisir appelle
J'aime à guider les pas et les transports.

Lorsque je bois, le bonheur qui m'enivre
Est le seul gain légitime, le seul
Qui me suivra par delà le linceul,
Quand à mon tour je cesserai de vivre.

M'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Ερως ποτ' ἐν ῥόδοισι
Κοιμωμένην μέλιτταν
Οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη.
Τὸν δάκτυλον παταχθεὶς
Τᾶς χειρὸς, ὠλόλυξε·
Δραμὸν δὲ καὶ πετασθεὶς
Πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
Ολωλα, μῆτερ, εἶπεν,
Ολωλα, κάποθνήσκω.
Οφίς μ' ἔτυψε μικρὸς,
Πτερωτὸς, ὃν καλοῦ ἰν
Μέλιτταν οἱ γεωργοί.
Α δ' εἶπεν· Εἰ τὸ κέντρον
Πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,
Πόσον δοχεῖς πονοῦσιν,
Ερως, ὅσους σὺ βάλλεις ;

XL

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

A l'étourdie un jour sur une rose
Pour la cueillir Cupidon met la main,
Et ne voit pas qu'une abeille y repose.
Elle s'éveille irritée, et soudain
Le pique au doigt. La légère blessure
Au pauvre enfant fait jeter les hauts cris.
Il court, il vole à sa mère : « O Cypris !
« Je meurs, dit-il, je meurs ! ma perte est sûre :
« Je suis mordu par un petit serpent
« Qu'on nomme abeille et qui porte des ailes ! »
« — Si l'aiguillon d'une mouche en piquant
« Laisse après lui ces souffrances cruelles,
« Répond Vénus, jugez quelle douleur
« Causent vos traits quand ils percent le cœur ! »

ΜΑ'

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ

Διαρὸν πίνωμεν οἶνον,
 Αναμέλψομεν δὲ Βάκχον,
 Τὸν ἐφευρετὰν χορείας,
 Τὸν ὄλας ποθοῦντα μολπὰς,
 Τὸν ὁμότροπον Ερωτι,
 Τὸν ἐρώμενον Κυθήρης,
 Δι' ὃν ἡ Μέθη λοχεύθη,
 Δι' ὃν ἡ Χάρις ἐτέχθη,
 Δι' ὃν ἀμπαύεται Λύπα,
 Δι' ὃν εὐνάζετ' Ἀνία.
 Τὸ μὲν οὖν πόμα κερασθὲν
 Ἀπαλοὶ φέρουσι παῖδες·
 Τὸ δ' ἄχος πέφευγε μιχθὲν
 Ἀνεμοτρόπῳ θυέλλῃ.
 Τὸ μὲν οὖν πόμα λάβωμεν,
 Τὰς δὲ φροντίδας μεθώμεν.

XLI

SUR UN BANQUET

Buvons, amis ! et dans notre allégresse
Unissons-nous pour célébrer Bacchus !
Nous lui devons la danse enchanteresse ;
De nos chansons la gaité l'intéresse ;
Cher à l'Amour, non moins cher à Vénus,
Il engendra les Grâces et l'Ivresse ;
Dès qu'il paraît, il fait fuir la tristesse ;
Dès qu'il combat, les chagrins sont vaincus.
Que dans ma coupe un jeune et bel esclave
Mêle le miel aux vins trop irritants,
Et sans retour la douleur que je brave
Disparaîtra sur l'aile des autans.
Du sombre ennui repoussons les atteintes ;
Pour le noyer prenons la coupe en main ;
Que gagne-t-on à s'épuiser en plaintes ?
Aucun mortel n'est sûr du lendemain.

Τί γάρ ἐστί σοι τὸ κέρδος

Οδυνωμένῳ μερίμναις;

Πόθεν οὔδαμεν τὸ μέλλον;

Ὁ βίος βροτοῖς ἄδηλος.

Μεθύων θέλω χορεύειν,

Μεμυρισμένος δὲ παίζειν

.

Μετὰ καὶ καλῶν γυναικῶν.

Μελέτω δὲ τοῖς θέλουσιν

Ὅσον ἐστὶν ἐν μερίμναις.

Παροὶ πίνωμεν οἶνον,

Ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον.

Au hasard seul livrant ma destinée,
Je veux me joindre aux danses des buveurs ;
Je veux, de fleurs la tête couronnée,
De la beauté conquérir les faveurs.
Par les soucis dont le poids les oppresse,
Si c'est leur gré, que d'autres soient vaincus.
Buvons, amis ! et dans notre allégresse
Unissons-nous pour célébrer Bacchus !

MB'

ΕΡΩΤΙΚΟΝ

Ποθέω μὲν Διονύσου
 Φιλοπαίγμονος χορείας·
 Φιλέω δ', ὅταν ἐφθήβου
 Μετὰ συμπότου λυρίζω.
 Στεφανίσκους δ' ὑακίνθων
 Κροτάφοισιν ἀμφιπλέξας,
 Μετὰ παρθένων ἀθύρειν
 Φιλέω μάλιστα πάντων.
 Φθόνον οὐκ οἶδ' ἐμὸν ἦτορ,
 Φθόνον οὐκ οἶδα δαϊκτόν.
 Φιλολοιδόροιο γλώττης
 Φεύγω βέλεμνα κοῦφα.
 Στυγέω μάχας παροίνους
 Πολυκώμους κατὰ δαῖτας.
 Νεοθελές' ἄμα κούραις

XLII

SES GOUTS

Comme Bacchus, ami des voluptés,
J'aime la danse et ses allures vives;
J'aime le chant, quand de jeunes convives
Viennent s'asseoir et rire à mes côtés.
Mais j'aime mieux, j'aime bien mieux encore,
Me couronnant de roses chaque jour,
Suivre un essaim de beautés que j'adore,
Et partager leurs jeux et leur amour.
Jamais ma langue, avide de blessures,
Aiguïsa-t-elle un satirique trait ?
Je hais l'envie et le poison secret
Que dans nos cœurs déposent ses morsures ;
Et, plein d'horreur pour les sanglants combats
Qu'en sa licence une brutale ivresse
Fait naître au sein de coupables repas,
Aux sons du luth que sous mes doigts je presse,

Υπὸ βαρβίτῳ χορεύων ,
Βίον ἥσυχον φέρωμεν .

En présidant à de joyeux ébats
Où la beauté m'entraîne sur ses pas,
Je rends moins lourd le poids de ma vieillesse.

ΜΙ'

ΕΙΣ ΤΕΤΤΙΓΑ

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,
Οτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων
Ολίγην δρόσον πεπωκώς,
Βασιλεὺς ὅπως, αἰεῖδεις.
Σὰ γάρ ἐστι καινὰ πάντα,
Οπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
· Χ' ὅποσα φέρουσιν ὕλαι.
Σὺ δὲ φίλιος γεωργῶν,
Ἀπὸ μηδενός τι βλάπτων·
Σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσιν,
Θέρεος γλυκὺς προφήτης·
Φιλέουσι μὲν σε Μοῦσαι,
Φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτός,
Λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.
Τὸ δὲ γῆρας οὐ σε τείρει.
Σοφὲ, γηγενῆς, φίλυπνε,

XLIII

SUR LA CIGALE

Reine du chant, douce cigale, ô toi
Qui sur le haut de quelque arbre posée,
Ne te nourris que d'un peu de rosée,
Que tu naquis sous une aimable loi !
La fleur, le fruit que chaque été ramène,
Naissent pour toi, la terre est ton domaine.
Dans ses guérets pourtant le laboureur
T'aime, et ne craint de ta part nul dommage ;
Car des moissons fidèle avant-coureur,
Ton chant pour tous est d'un heureux présage.
Chère aux neuf sœurs non moins qu'au dieu du jour,
Tu reçus d'eux ta voix enchanteresse.
Tu ne connais le poids de la vieillesse,
Ni les douleurs du terrestre séjour.
D'un sol fécond fille innocente et pure,
De nos bosquets hôte mélodieux,

Απαθής, ἀναιμόσαρκε,
Σχεδὸν εἴ θεοῖς ὅμοιος.

Tu n'as ni chair ni sang, et la nature
T'a faite ainsi presque semblable aux dieux.

ΜΑ΄

ΟΝΑΡ

Εδόκουν ὄναρ τροχάζειν,
 Πτέρυγας φέρων ἐπ' ὤμων·
 Ο δ' Ερως, ἔχων μύλιον
 Περὶ τοῖς καλοῖς ποδίσκοις,
 Εδίωκε καὶ κίχανεν.
 Τί θέλει ὄναρ τὸδ' εἶναι;
 Δοκέω δ' ἔγωγε πολλοῖς
 Ἐν Ερῳσί με πλακέντα
 Διολισθανεῖν ἐν ἄλλοις,
 Ἐνὶ τῷδε συνδεθῆναι.

XLIV

SUR UN SONGE

Naguère un songe a troublé mon repos :
Un jeune Amour volait à ma poursuite ;
Je le fuyais ; des ailes sur mon dos
Se déployant accéléraient ma fuite.
Ses pieds étaient chargés de plomb : pourtant
Il m'atteignit sans peine en un instant.
Pour moi ce songe aura-t-il quelque suite ?
Tombé vingt fois au pouvoir des Amours,
J'en ai vingt fois pu briser les entraves ;
Mais, je le crains, celui-ci pour toujours
Doit me compter au rang de ses esclaves.

ΜΕ΄

ΕΙΣ ΤΑ ΤΟΥ ΕΡΩΤΟΣ ΒΕΛΗ

Ο ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης
 Παρὰ Δημνίαις καμίνους
 Τὰ βέλη τὰ τῶν Ερώτων
 Επόει. λαβὼν σίδηρον.
 Ακίδας δ' ἔβαπτε Κύπρις,
 Μέλι τὸ γλυκὺ λαβοῦσα·
 Ο δ' Ερως χολὴν ἔμισγεν.
 Ο δ' Ἀρης ποτ', ἐξ αὐτῆς
 Στιβαρὸν δόρυ κραδαίνων,
 Βέλος εὐτέλιζ' Ερωτος·
 Ο δ' Ερως, τόδ' ἐστίν, εἶπεν,
 Βαρύ· πειράσας νοήσεις.
 Ελαβεν βέλεμνον Ἀρης·
 Ὑπεμειδίασε Κύπρις.
 Ο δ' Ἀρης ἀναστενάξας,
 Βαρύ! φησὶν· ἄρον αὐτό.
 Ο δ' Ερως, ἔχ' αὐτό, φησὶν.

XLV

SUR LES FLÈCHES DE L'AMOUR

A ses fourneaux, près de Lemnos, un jour,
Forgeant du fer, l'époux de Cythérée
En fabriquait des flèches pour l'Amour.
Saisissant l'arme à la pointe acérée,
En vain Cypris la trempait dans du miel;
Au miel toujours l'Amour mêlait du fiel.
Mars, brandissant une lance pesante,
Passe, au retour des combats, et se rit
Des dards légers que l'Amour lui présente.
« Vois celui-ci, s'écrie avec dépit
« L'enfant malin; je le crois lourd! Peut-être
« En l'éprouvant vas-tu mieux le connaître. »
Mars le reçoit, et Vénus en sourit.
— Mars soupirant : « Qu'il est lourd! qu'il me tarde
De te le rendre, Amour! » — L'Amour reprit :
« Non, puisque Mars l'a reçu, qu'il le garde! »

ΜΣ'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Χαλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι·
Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλῆσαι·
Χαλεπώτερον δὲ πάντων
Αποτυγχάνειν φιλοῦντα.
Γένος οὐδὲν εἰς Ερωτα·
Σοφίῃ, τρόπος πατεῖται·
Μόνον ἄργυρον βλέπουσιν.
Απόλοιτο πρῶτος αὐτός
Ο τὸν ἄργυρον φιλήσας.
Διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφός,
Διὰ τοῦτον οὐ τοκῆς·
Πόλεμοι, φόνοι δι' αὐτόν.
Τὸ δὲ χεῖρον, ὀλλύμεσθα
Διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

XLVI

SUR L'AMOUR

Ne pas aimer, c'est être malheureux ;
Parfois, aimer cause une peine extrême ;
Mais ne pas être aimé lorsque l'on aime,
Fut-il jamais un tourment plus affreux ?
Esprit, sagesse, éclat de la naissance,
Vous n'êtes rien, l'Amour vous foule aux pieds.
L'or règne seul, l'or, magique puissance
Par qui les cœurs aujourd'hui sont liés.
Ah ! maudit soit celui qui sur la terre
Eut le premier soif de ce vil métal !
Car, devant l'or plus d'amis, plus de frère,
Plus de parents ! L'or est l'agent fatal
Qui partout sème et le meurtre et la guerre.
Pauvres amants, pour nous c'est pis encor :
C'est fait de nous si nous n'avons de l'or.

ΜΖ'

ΕΙΣ ΓΕΡΟΝΤΑ

Φιλῶ γέροντα τερπνόν ,
Φιλῶ νέον χορευτήν.
Γέρων δ' , ὅταν χορεύῃ ,
Τρίχας γέρων μὲν ἔστιν ,
Τὰς δὲ φρένας νεάζει.

XLVII

SUR UN VIEILLARD

Alors qu'il danse, un jeune homme est charmant.

Le vieillard plaît par son seul enjouement.

Quand à la danse un vieillard s'abandonne,

Par un esprit jeune encore il dément

Les blancs cheveux dont l'âge le couronne.

ΜΗ'

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ

Ο τὸν ἐν πόνοις ἀτειρῇ
Νέον , ἐν πόθοις ἀταρβῇ ,
Καλὸν ἐν πότοις χορευτὴν
Τελέων , θεὸς κατῆλθεν
Απαλὸν βροτοῖσι φίλτρον ,
Πόθον ἄστονον κομίζων ,
Γόνον ἀμπέλου , τὸν οἶνον ,
Πεπεδημένον ὀπώραις
Επὶ κλημάτων φυλάττειν ,
Ἰν' , ὅταν τέμνωσι βότρυν ,
Ανοσοὶ μένωσι πάντες ,
Ανοσοὶ δέμας θηητὴν ,
Ανοσοὶ γλυκύν τε θυμὸν ,
Εξ ἔτους φανέντος ἄλλου .

XLVIII

SUR BACCHUS

Le dieu qui seul donne au jeune buveur
Pour le travail des bras que rien ne lasse,
Des pieds légers pour la danse, et l'audace
Qui des Amours lui conquiert la faveur,
Bacchus nous rend cette liqueur vermeille,
Philtre puissant contre tous les chagrins.
La grappe encore aux pampres de la treille
Reste enchaînée, et, captif dans les grains,
Le vin trop jeune en sa prison sommeille.
Mais que les fruits, détachés des rameaux,
Des vendangeurs rougissent la corbeille,
Et loin de nous s'enfuiront tous les maux.
Oh ! comme alors notre joie étincelle !
Comme à l'envi notre âme et notre corps
Dans un vin pur retrempent leurs ressorts,
Jusqu'au retour d'une automne nouvelle !

ΜΘ'

ΕΙΣ ΔΙΣΚΟΝ ΕΧΟΝΤΑ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ

Αρα τις τόρευσε πόντον;
 Αρα τις μανείσα τέχνα
 Ανέχευε κύμα δίσκῳ
 Ἐπὶ νῶτα τῆς θαλάττης;
 Αρα τις ὕπερθε λευκᾶν
 Απαλὰν χάραξε Κύπριν,
 Νόος ἐς θεοὺς ἀερθεῖς,
 Μακάρων φύσιος ἀρχάν;
 Ο δέ νιν ἔδειξε γυμνάν,
 Χ' ὅσα μὴ θέμις δ' ὀρᾶσθαι,
 Μόνα κύμασιν καλύπτει.
 Αλαλημένα δ' ἐπ' αὐτὰ,
 Βρύον ὥς ὕπερθε λευκόν
 Απαλοχρόους γαλήνας,
 Δέμας ἐς πλόον φέρουσα,
 Ρόθιον πάροιθεν ἔλκει.

XLIX

SUR UN DISQUE REPRÉSENTANT VÉNUS

Quel est l'artiste, heureux dans son audace,
Qui de la mer fit ce riant tableau ?
Avec quel art sur ce disque il retrace
Les flots mouvants et l'écume de l'eau !
A son burin un dieu servit de guide,
Quand sur le dos de la plaine liquide
Il cisela les traits si gracieux
De Vénus, l'âme et la mère des dieux.
Sans aucun voile il nous montre ses charmes ;
Seule, la mer entre ses plis discrets
A nos regards cache les plus secrets.
Bravant les flots, Cypris est sans alarmes ;
Et comme l'algue, en un jour calme et pur,
Erre en sillons sur les vagues d'azur,
Ainsi Vénus divise avec adresse
L'eau qui jaillit sous la main qui la presse.

Ροδέων δ' ὕπερθε μαζῶν ,
Απαλῆς ἔνερθε δειρῆς
Μέγα κύμα πρῶτα τέμνει.
Μέσον αὖλακος δὲ Κύπρις ,
Κρίνον ὥς ἴοις ἐλιχθὲν ,
Διαφαίνεται γαλήνας.
Υπὲρ ἀργύρῳ δ' ὀχοῦνται
Επὶ δελφίσιν χορευταῖς
Δολερὸν νόον μερόπων
Ερως , Ἰμερος , γελῶντες.
Χορὸς ἰχθύων τε κυρτὸς ,
Επὶ κυμάτων κυβιστῶν ,
Παφίης τὸ σῶμα παίζει ,
Ἰνα νήχεται γελῶσα.

Sous sa poitrine et son cou délicat
L'onde s'incline et semble fuir loin d'elle.
Au sein des mers Cypris paraît plus belle.
Ainsi le lys brille de plus d'éclat
Parmi les fleurs, ornement de nos fêtes,
Quand il s'enlace aux sombres violettes.
Sur des dauphins le Désir et l'Amour,
Enfants cruels dont la perfide adresse
Séduit notre âme et l'égare sans cesse,
Suivent Vénus ; cependant qu'à l'entour,
En bondissant sur la vague limpide,
Les habitants de l'empire orageux
Paraissent dire à la reine de Gnide :
Nage sans crainte et souris à nos jeux.

Ν'

ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ

Τὸν μελανόχρωτα βότρυν
Ταλάροις φέροντες ἄνδρες
Μετὰ παρθένων ἐπ' ὤμων
Κατὰ ληνὸν δὲ βαλόντες,
Μόνον ἄρσενες πατοῦσιν
Σταφυλὴν. λύοντες οἶνον,
Μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες
Ἐπιληνίοισιν ὕμνοις,
Ερατὸν πίθοις ὀρώντες
Νέον ἐς ζέοντα Βάκχον,
Ὅν ὅταν πῆν γεραῖος,
Τρομεροῖς ποσὶν χορεύει
Πολιάς τρίχας τινάσσων.
Ὁ δὲ παρθένον λοχήσας
Ερατὸς νέος ἔλυσθεις,
Ἀπαλὸν δέμας χυθεῖσαν

L

SUR LA VENDANGE

De ses raisins' on dépouille la treille.
Filles, garçons, sur l'épaule à l'envi
Portent le fruit à la vigne ravi.
Dans le pressoir ils vident la corbeille.
Mais sous leurs pieds, seuls les hommes, plus forts,
Chassant le vin de sa prison vermeille,
En font jaillir les liquides trésors.
Tous, à l'aspect de la liqueur nouvelle
Qui de la cuve en bouillonnant ruisselle,
Entonnent l'hymne à Bacchus consacré.
Là, le vieillard, plein du jus de la tonne,
Livre, en dansant d'un pied mal assuré,
Ses cheveux blancs aux vents frais de l'automne.
Ici, l'amant, par le vin égaré,
Contre l'hymen dresse un piège perfide,
Et court surprendre une vierge timide

Σκιερῶν ὑπερθε φύλλων ,
Βεβαρημένην ἐς ὕπνον ,
Εἰς ἔρωτ' ἄωρα θέλγει
Προδότιν γάμων γενέσθαι.
Ο δὲ , μὴ λόγοισι πείθων ,
Τότε μὴ θέλουσιν ἄγχει.
Μετὰ γὰρ νέων ὁ Βάκχος
Μεθύων ἄτακτα παίζει.

Qui sous l'ombrage, à l'abri du soleil,
Venait goûter les douceurs du sommeil.
A ses serments on refuse de croire ;
On lui résiste ; il presse, il ose plus....
Pourquoi te perdre en regrets superflus,
Vierge ? Bacchus lui promet la victoire.

ΝΑ΄

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ

Στεφανηφόρου μετ' ἥρος
 Μέλομαι ῥόδον τέρεινον
 Συνέταιρον ὅζῳ μέλπειν.
 Τόδε γὰρ θεῶν ἄημα,
 Τόδε καὶ βροτῶν χάρημα,
 Χάρισίν τ' ἄγαλμ' ἐν ὥραις
 Πολυανθέων Ερώτων,
 Αφροδίσιόν τ' ἄθυρμα.
 Τόδε καὶ μέλημα μύθοις,
 Χαρίεν φυτόν τε Μουσῶν.
 Γλυκὺ καὶ ποιοῦντι πεῖραν
 Ἐν ἀκανθίναῖς ἀταρποῖς·
 Γλυκὺ δ' αὖ λαβόντι, θάλπειν
 Μαλακκαῖσι χερσὶ κούφαις
 Προσάγοντ' Ερωτος ἄνθος.
 Ως σοφῷ τόδ' αὐτὸ τερπνόν

LI

SUR LA ROSE

Viens, ô Nérís, à mes faibles accents
Unir ta voix mélodieuse et pure.
Quand le printemps ranime la nature,
Chantons la rose et ses boutons naissants.
Par son éclat elle charme la terre,
Et son parfum est un souffle des dieux.
En se jouant la reine de Cythère
Tresse la rose en festons gracieux.
La rose encor sert aux fables d'emblème ;
Dans la saison où naissent les Amours,
Elle fournit aux Grâces leurs atours,
Au dieu du Pinde un ornement qu'il aime.
Oh ! qu'il est doux, malgré le dard léger,
Obstacle vain dont sa tige est armée,
De la cueillir, et de l'interroger,
En effeuillant sa corolle embaumée !

Θαλίαις τε καὶ τραπέζαις,

Διονυσίαις θ' ἑορταῖς.

Τί δ' ἄνευ ῥόδου γένοιτ' ἄν·

Ροδοδάκτυλος μὲν Ἡώς,

Ροδόπῆχες δὲ Νύμφαι·

Ροδόχρους δὲ κ' Ἀφροδίτα

Παρά τῶν σοφῶν καλεῖται.

Τόδε καὶ νόσοισιν ἄρκεϊ,

Τόδε καὶ νεκροῖς ἀμύνει,

Τόδε καὶ χρόνον βιάται.

Χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας

Νεότητος ἔσχεν ὁδμήν.

Φέρε δὴ, φύσιν λέγωμεν.

Χαροπῆς ὅτ' ἐκ θαλάσσης

Δεδρόσωμένην Κυθήρην

Ελόχευε πόντος ἀφρῶ,

Πολεμόκλονόν τ' Ἀθήνην

Κορυφῆς ἐδείκνυε Ζεὺς,

Φοβερὴν θεῶν Ολύμπῳ,

Τότε καὶ ῥόδων ἀγητῶν

Νέον ἔρνος ἤγθισε Χθῶν,

Πολυδαίδαλον λόχευμα·

Μακάρων θεῶν δ' ὅμιλος,

Ρόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ

Comme elle brille au milieu des repas,
Sur les autels de Bacchus, dans nos fêtes !
Que deviendrait la Muse des poètes,
Si cette fleur ne la couronnait pas ?
Peint-on l'Aurore ? elle a des doigts de rose.
Nymphes, la rose embellit vos bras nus ;
Et seule encor, c'est elle qui compose
Et la parure et le teint de Vénus.
Contre nos maux on vante sa puissance.
Elle défend notre tombe, et le temps
Ne peut tarir l'inépuisable essence
Qu'elle renferme en ses plis éclatants.
Vierge, poursuis et dis-nous sa naissance.

Lorsque Vénus, fille des flots amers,
Humide encor de l'écume féconde,
En souriant sortit du sein des mers ;
De son cerveau quand le Maître du monde
Eut fait jaillir la déesse Pallas,
Qui, tout armée, appelait aux combats ;
Pour enfanter un chef-d'œuvre, Cybèle
Créa la rose, et de vives couleurs
Voulut doter cette reine des fleurs.
Les dieux, jaloux de la rendre plus belle,
Sur elle aussi répandirent leurs dons,

Επιτέγξας, ἀνέτειλεν
Αγέρωχον ἐξ ἀκάνθης
Φυτόν ἄμβροτον Λυαίῳ.

Et de nectar teignirent ses boutons.
La rose alors s'ouvrit fraîche et vermeille.
Elle grandit sur des rameaux touffus,
Et de l'Olympe orgueilleuse merveille,
Fut à jamais consacrée à Bacchus.

NB'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ

Οτ' ἐγὼ σε νέοις ὁμιλεῖν
Εσορῶ, πάρεστιν ἦβα.
Τότε δὴ, τὸτ' ἐς χορείην
Ο γέρων ἐγὼ πτεροῦμαι.
Περίμεινόν με, Κυβήβα.
Παράδος, θέλω στέφεσθαι.
Πολιὸν δὲ χῆρας ἐκάς.
Νέος ἐν νέοις χορεύσω.
Διονυσίης δὲ υἱοί τις
Φερέτω ῥόον ἀπ' ὀπώρας,
Ἴν' ἴδῃ γέροντος ἄλκην,
Λεδαηκότος μὲν εἰπεῖν,
Λεδαηκότος δὲ πίνειν,
Χαριέντως τὲ μανῆναι.

LII

SUR LUI-MÊME

Je ne puis voir vos gracieux ébats,
Sans qu'à mes pieds Hébé prête des ailes ;
Jeunes danseurs, pour voler sur vos pas,
Dans mes vieux ans j'ai des forces nouvelles.
Adieu, Cybèle aux antiques appas ;
Des fleurs, esclave ! Allons ! qu'on me couronne !
De ma vieillesse importun souvenir
Fuyez, fuyez ! je me sens rajeunir.
Je veux guider le chœur qui m'environne,
Boire à longs traits, et constamment vainqueur
Dans les banquets, à la danse, à la lyre,
Toujours puissant par la tête et le cœur.
Plaire toujours, même quand je délire !

ΝΓ'

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΡΩΝΤΑΣ.

Επ' ἰσχύοις μὲν ἵπποι
Πυρος χάραγμ' ἔχουσιν,
Καὶ Παρθίους τις ἄνδρας
Εἰγνώρισεν τιάραις·
Εγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας
Ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς·
Ἐχουσι γὰρ τι λεπτὸν
Ψυχῆς ἔσω χάραγμα.

LIII

SUR LES AMANTS

On reconnaît les chevaux à ces traits
Qu'un fer brûlant imprima sur leur croupe.
A la tiare on reconnaît la troupe
Du Parthe errant au milieu des forêts.
Moi, d'un regard aussi prompt qu'infailible,
Dès qu'il paraît, je devine un amant
A je ne sais quel signe imperceptible
Qui de son cœur révèle le tourment.

ΝΔ'

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Πολιοὶ μὲν ἡμῖν ἤδη
 Κρόταφοι, κάρη δὲ λευκόν·
 Χαρίεσσα δ' οὐκ ἔθ' ἦβη
 Παρὰ γηραλέοι δ' ὀδόντες·
 Γλυκεροῦ δ' οὐκ ἔτι πολλὸς
 Βιότου χρόνος λείπεται.
 Διὰ ταῦτ' ἀνασταλῶ
 Θαμὰ, Τάρταρον δεδοικώς.
 Αἶδεω γάρ ἐστι δεινὸς
 Μυχός, ἀργαλήη δ' ἐς αὐτὸν
 Κήθοδος· καὶ γὰρ ἔτοιμον
 Καταβάντι μὴ 'ναβῆναι·

LIV

SUR LUI-MÊME

Ma tête blanche, hélas ! et mon front nu
De mon printemps ne gardent plus de traces.
Bien loin de moi l'âge exile les Grâces,
Et de mes dents l'émail a disparu.
Dans cette vie un avenir avare
Me peut à peine assurer quelques jours,
Et je gémis sur des plaisirs trop courts.
Le sombre effroi de mon âme s'empare,
Lorsque mon pied touche au seuil du Tartare.
Terribles bords ! royaume du trépas !
Du noir sentier qui jusqu'à vous serpente,
Quand les mortels ont descendu la pente,
Nul ne revoit l'empreinte de ses pas.

NE'

ΕΙΣ ΕΛΥΤΟΝ.

Ἀγε δὴ, φέρ' ἡμῖν, ὦ παῖ,
 Κελέβην, ὅπως ἄμυστιν
 Προπίω, τὰ μὲν δέκ' ἐγγέας
 Ὑδατος, τὰ πέντε δ' οἴνου
 Κυάθους, ὡς ἀνυβριστὶ
 Ἀδεῶς τε βασσαρήσω.

.
 Ἀγε δεῦτε, μηκέθ' οὔτω
 Πατάγω τε κάλαλητῶ
 Σκυθικὴν πόσιν παρ' οἴνῳ
 Μελετῶμεν, ἀλλὰ καλοῖς
 Ὑποπίνοντες ἐν ὕμνοις.

LV

SUR LUI-MÊME

Remplis ma coupe, et que ma lèvre avide
S'y plonge entière et d'un seul trait la vide !
Allons, enfant, à dix mesures d'eau
De ce vin pur mélange cinq mesures ;
Moins irritant, ce breuvage nouveau
De nos festins bannira les injures.
Loin, loin de nous les clameurs, les combats
Qu'un Scythe impie aime dans les repas !
Bacchus ne veut qu'un joyeux sacrifice.
Verse à grands flots, verse, aimable échanton !
Et du refrain d'une douce chanson
Qu'en nos banquets le bruit seul retentisse.

Νε΄

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Τὸν Ερωτα γὰρ τὸν ἄβρὸν
Μέλομαι βρύνοντα μίτραις
Πολυανθέμοις αἰεῖδεν.
Οὐδὲ καὶ θεῶν δυνάστης·
Οὐδὲ καὶ βροτοὺς δαμάζει.

LVI

SUR L'AMOUR

Je veux chanter l'Amour, ce faible enfant
Dont mille fleurs ornent toujours la tête,
Et qui des dieux ayant fait la conquête,
Sur les mortels pose un pied triomphant.

ΝΖ'

ΕΙΣ ΑΡΤΕΜΙΝ.

Γουνοῦμαί σ', ἔλαφῃβόλε,
Ξανθὴ παῖ Διὸς, ἀγρίων
Δέσποιν', Ἀρτεμι, θηρῶν.
Ἰκου νῦν ἐπὶ Ληθαίου
Δίνῃσι· θρασυκαρδίων
Ἀνδρῶν ἐγκαθόρα πόλιν
Χαίρουσ'· οὐ γὰρ ἀνημέρους
Ποιμαίνεις πολιήτας.

LVII

INVOCATION A DIANE

Entends mes vœux, vierge aux chastes attraits,
Fille du dieu qui lance le tonnerre ;
Déesse hostile aux monstres des forêts,
Entends mes vœux, et descends sur la terre !
Vers notre ville abaissant tes regards,
Viens du Léthé visiter les rivages :
Tu trouveras dans nos vaillants remparts,
Pour t'obéir, non des hordes sauvages,
Mais, fort et libre, un peuple ami des arts.

NH'

ΕΙΣ ΠΩΔΟΝ

Πῶλε Θρηκίη, τί δή με
Λοξὸν ὄμμασιν βλέπουσα
Νηλεῶς φεύγεις, δοκέεις δέ
Μ' οὐδέν εἰδέναι σοφόν;
Ἰσθι τοι, καλῶς μὲν ἂν τοι
Τὸν χαλινὸν ἐμβάλοιμι,
Ηνίας δ' ἔχων στρέφοιμι
Ἀμφὶ τέρματ' αὖ δρόμου.
Νῦν δέ λειμῶνάς τε βόσκειαι,
Κουφά τε σκιρτῶσα παίζεις·
Δεξιὸν γὰρ ἵπποπείρην
Οὐκ ἔχεις ἐπεμβάτην.

LVIII

SUR UNE JEUNE CAVALE

Jeune cavale, ornement de la Thrace,
A mon aspect pourquoi fuis-tu soudain
En me jetant un regard de dédain?
D'un pied léger je puis suivre ta trace;
Je puis, crois-moi, t'assujettir au mors,
Te ramener captive sous la rêne,
Régler tes pas, maîtriser tes transports,
Et te plier aux luttes de l'arène.
Dans la prairie, errant en liberté,
Jusqu'à ce jour tu bondis indocile.
Pour qu'à l'instant ton orgueil fût dompté,
Que faudrait-il? un cavalier habile.

FRAGMENTS

ΑΠΟΣΠΑΣΜΑΤΙΑ

Α'

Ἄτε νεβρόν νεοθηλέα γαλαθηνόν, ὅστ' ἐν ὕλῃ
Κεροέσσης ἀπολειφθεῖς ὑπὸ μητρὸς ἐπτοήθη.

Β'

Ἄπό μοι θανεῖν γένοιτ' · οὐ γὰρ ἂν ἄλλη
Αύσις ἐκ πόνων γένοιτ' οὐδαμὰ τῶνδε.

Γ'

Δότε μοι λύρην Ὀμήρου,
Φονίης ἄνευθε χορδῆς·
Φέρε μοι κύπελλα θεσμῶν,
Φέρε μοι νόμους κεράσσω,
Μεθύων ὅπως χορεύσω,
Ἐπὶ σῶφρονος δὲ λύσσης

FRAGMENTS

1.

Comme un faon que sa mère, errante à l'aventure,
Nourrissait encor de son lait,
Et qu'elle a délaissé dans la forêt obscure,
La jeune enfant avait peur et tremblait.

2.

Pourquoi vivre en souffrant ? O mort, viens à mon aide,
Si d'incurables maux toi seule es le remède.

3.

Du vieil Homère apporte-moi la lyre :
Mais sous mes doigts pas de lugubre accord !
Donne cette urne, et réglons par le sort
Le rang de ceux que nous devons élire.
Que des combats la corde vibre en vain !
Je veux, aux sons de l'instrument divin,

Μετὰ βαρβίτων αἰείδων
 Τὸ παροίνιον βοήσω.
 Δότε μοι λύρην Ὀμήρου
 Φονίης ἄνευθε χορδῆς.

Δ'

Φέρ' ὕδωρ, φέρ' οἶνον, ὦ παῖ,
 Φέρε δ' ἀνθεμεῦντας ἡμῖν
 Στεφάνους ἔνεικον, ὥς μὴ
 Πρὸς Ἔρωτα πυκταλίζω.

Ε'

Ἐπὶ δ' ὀφρύσιν σελίνων
 Στεφανίσκους θέμενοι, νῦν
 Θάλειαν ἐορτὴν
 Ἀγάγωμεν Διονύσῳ.

ς'

ὦ παῖ παρθένιον βλέπων,
 Δίζημαί σε, σὺ δ' οὐκ αἶεις
 Οὐκ εἰδώς, ὅτι τῆς ἐμῆς
 Ψυχῆς ἥνιοχέυεις.

Boire et danser, et, dans un gai délire,
Chanter la force invincible du vin.
Du vieil Homère apporte-moi la lyre.

4.

Allons, enfant ! de l'eau, du vin,
Des fleurs pour tresser les couronnes !
Il est temps que tu me les donnes :
Contre l'Amour je lutte en vain.

5.

D'ache verte, en ce jour, couronnons notre tête,
Et vouons à Bacchus cette joyeuse fête.

6.

Enfant, ne sais-tu pas que ma lyre ravie
Chante la chaste fleur que tu dois à l'hymen,
Et que mon âme est asservie
A la rêne que tient ta main ?

Ζ'

Ἐμὲ γὰρ λόγων ἔκῃτι
 Οἱ παῖδες ἄν φιλοῖεν.
 Χαρίεντα μὲν γὰρ ἄδω,
 Χαρίεντα δ' οἶδα λέξαι.

Η'

Μεγάλῳ δ' ἤντε μ' Ἔρωσ ἐκοψεν, ὥστε χαλκεύς,
 Πελέκει, χειμερίῃ δ' ἔλουσεν ἐν χαράδρῃ.

Θ'

Ἡρίστησα μὲν ἱτροῦ λεπτοῦ μικρὸν ἀποκλάς,
 Οἶνου δ' ἐξέπιον κάδον · νῦν δ' ἀβρῶς ἐρέεσσαν
 Ψάλλω πηκτίδα, τῇ φίλῃ κωμάζων παιδὶ ἄβρῃ.

7.

Lorsque je parle, à m'écouter
Rarement l'oreille se lasse ;
Comme je sais avec grâce chanter,
J'ai l'art de parler avec grâce.

8.

Ainsi qu'un bûcheron abat, d'une main sûre,
Au tranchant de sa hache un arbre dans les bois,
L'Amour, des traits de son carquois,
M'a, dans le cœur, fait plus d'une blessure,
Et m'a précipité dans les flots furieux
D'un torrent qu'a grossi l'inclémence des cieux.

9.

Un morceau d'itrion que mes doigts ont brisé,
D'un cade de vin arrosé,
Fit les frais du repas que j'achève de prendre.
Maintenant, la pectis en main,
Aux sons voluptueux que mon cœur lui fait rendre,
Près d'une jeune fille aussi belle que tendre,
Je m'enivre d'amour jusques au lendemain.

I'

Οὐ φίλος, ὅς κρατῆρι παρὰ πλέῳ οἰνοποτάζων
 Νείκεα καὶ πόλεμον δακρυσέντα λέγει·
 Ἄλλ' ὅστις Μουσέων τε καὶ ἀγλαὰ δῶρ' Ἀφροδίτης
 Συμμίσγων, ἐρατῆς μνήσκεται εὐφροσύνης.

'ΙΑ

Θεάων ἄνασσα, Κύπρι,
 Ἰμερε, κράτος χθονίων,
 Γάμε, βίοτοιο φύλαξ,
 Ὑμέας λόγοις λιγαίνω,
 Ὑμέας στίχοις κυδαίνω,
 Ἰμερον, γάμον, Παφίην.
 Δερκεο τὴν νεᾶνιν, δέρκεο, κοῦρε.
 Ἐγρεο, μή σε φύγη πέρδικος ἄγρᾱ.
 Στρατόκλεις, φίλος Κυθήρης,
 Στρατόκλεις, ἀνὴρ Μυρίλλης,
 Ἴδε τὴν φίλην γυναῖκα·
 Κομάει, τέθηλε, λάμπει·

10.

Je hais celui qui, fier d'une brutale ivresse,
Sans cesse emplit sa coupe et la vide sans cesse,
Et se plaît, par l'injure, à souffler dans les cœurs
La fureur des combats qui fait couler nos pleurs.
J'aime celui-là seul qui, par les plus doux charmes
Des dons de Cythérée et de ceux des neuf sœurs,
A l'Amour, en riant, nous fait rendre les armes.

11.

Vénus, reine des dieux et mère de l'Amour,
Désir, qui vois la terre à ta force asservie,
Hymen, gardien sacré des sources de la vie,
C'est vers vous que ma voix s'élève dans ce jour,
Vous, par qui tout s'engendre et par qui tout respire,
Hymen, Désir, Vénus, ô mère de l'Amour !
Je chante de vos lois l'irrésistible empire.
Hâte-toi d'embraser du feu de ton regard
Le cœur de cette enfant, qui près de toi sommeille,
Stratoclès : la perdrix, qui dès l'aube s'éveille,
Court plus prompte, et se rit du chasseur en retard.
Époux cher à Cypris, vois comme ta Myrille

Ῥόδον ἀνθέων ἀνάσσει ·

Ῥόδον ἐν κόραις Μύριλλα.

Ἡέλιος τὰ σὰ δέμνια φαίνοι ·

Κυπάριττος πεφύκοι σεῦ ἐνὶ κήπῳ.

Sous l'or de ses cheveux s'épanouit et brille!
Myrille est une fleur éclos le matin,
Une rose en bouton qui n'a pas de rivale.
Puisse toujours, témoin de ton heureux destin,
Le soleil éclairer ta couche nuptiale,
Tandis que le cyprès croîtra dans ton jardin!

ΣΑΠΦΟΥΣ
ΤΗΣ ΛΕΣΒΙΑΣ
ΜΕΛΗ

POÉSIES

DE

SAPHO DE LESBOS

NOTICE

SUR SAPHO

La belle Sapho, ainsi que la qualifie Platon dans *Le Phèdre*, naquit, vers l'an 642 avant J.-C., à Mitylène, ville de Lesbie, un siècle environ avant Anacréon.

Je ne puis mieux faire connaître cette femme célèbre qu'en reproduisant le jugement que, dans son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, l'abbé Barthélemy a porté sur elle, en indiquant au bas de chaque page les sources où il a puisé les éléments de son appréciation impartiale.

« Le poète Alcée, contemporain de Sapho, avait conçu de l'amour pour elle. Il lui écrivait un jour : — Je voudrais m'expliquer, mais la honte me retient. — Votre front n'aurait pas à rougir, lui répondit-elle, si votre cœur n'était pas coupable.

« Sapho disait : J'ai reçu en partage l'amour

des plaisirs et de la vertu; sans elle, rien de si dangereux que la richesse, et le bonheur consiste dans la réunion de l'une et de l'autre. Elle disait encore : Cette personne est distinguée par la figure, celle-ci par ses vertus. L'une paraît belle au premier coup d'œil, l'autre ne l'est pas moins au second.

« Je rappelais un jour ces expressions et beaucoup d'autres semblables à un citoyen de Mitylène, et j'ajoutais : L'image de Sapho est empreinte sur vos monnaies; vous êtes remplis de vénération pour sa mémoire, et une statue a été élevée en son honneur en Sicile. Comment concilier les sentiments qu'elle a déposés dans ses écrits avec les mœurs qu'on lui attribue sourdement? Il me répondit : Nous ne connaissons pas assez les détails de sa vie pour en juger. Quand je lis quelques-uns de ses ouvrages, je n'ose pas l'absoudre; mais elle eut du mérite et des ennemis : je n'ose pas la condamner. Il faut observer que tout ce qu'on raconte de ses mœurs ne se trouve que dans des écrivains postérieurs au temps où elle vivait.

« Après la mort de son époux, elle consacra ses loisirs aux lettres, dont elle entreprit d'inspirer le goût aux femmes de Lesbos. Plusieurs d'entre

elles se mirent sous sa conduite ; des étrangères grossirent le nombre de ses disciples.

« Poursuivie par la calomnie et la haine, elle fut contrainte de prendre la fuite; elle alla chercher un asile en Sicile.

« Sapho était extrêmement sensible; elle fut donc extrêmement malheureuse.

« Elle aima Phaon, dont elle fut abandonnée ; elle fit de vains efforts pour le ramener, et désespérant d'être heureuse avec lui et sans lui, elle tenta le saut de Leucade et périt dans les flots.

« Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies, et quantité d'autres pièces, la plupart sur des rythmes qu'elle avait introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuses expressions dont elle enrichit la langue.

« Plusieurs femmes de la Grèce ont cultivé la poésie avec succès ; aucune n'a pu jusqu'à présent égaler Sapho, et parmi les autres poètes, il en est très peu qui méritent de lui être préférés. Quelle attention dans le choix des sujets et des mots ! Elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant.

« Elle l'a peint avec les couleurs les mieux assorties ; et ces couleurs, elle sait au besoin tellement

les nuancer, qu'il en résulte toujours un heureux mélange d'ombres et de lumières. Son goût brille jusque dans le mécanisme de son style. Là, par un artifice qui ne sent jamais le travail, point de heurtements pénibles, point de choc violent entre les éléments du langage, et l'oreille la plus délicate trouverait à peine, dans une pièce entière, quelques sons qu'elle voulût supprimer. Cette harmonie ravissante fait que, dans la plupart de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus de grâce et de mollesse que ceux d'Anacréon et de Simonide.

« Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes, les transports et l'ivresse de l'amour ! Quels tableaux ! Quelle chaleur ! Dominée, comme la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées. Ses sentiments y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu qui va tout consumer. Tous les symptômes de cette passion s'animent et se personnifient, pour exciter les plus fortes émotions dans notre âme. » (Longin, *De subl.*, 5-10.)

Tels sont, recueillis par l'auteur, les éloges donnés à Sapho par les écrivains de l'antiquité qui avaient ses poésies entre les mains. La plu-

part de ces poésies ont péri dans le cours et par les vicissitudes des siècles. Le temps n'a laissé parvenir jusqu'à nous que deux pièces entières et un certain nombre de fragments retrouvés dans les ouvrages des grammairiens, des scholiastes et de quelques auteurs grecs et latins. Ces épaves d'un naufrage presque complet suffisent pour gagner à *cette dixième Muse* notre admiration et nos suffrages. Le travail de la traduction fait mieux concevoir de quelle valeur était la collection entière et à quel point nous devons regretter qu'elle se soit perdue.

En tenant longtemps ces fragments sous mes yeux, il m'a paru qu'il était possible de rapprocher les uns des autres certains d'entre eux, *disjecta membra poetæ*, et, les classant dans un meilleur ordre, de les distribuer en groupes distincts, d'après l'analogie des idées et le caractère des sentiments qui y sont exprimés. Grâce à cet artifice, au lieu de se perdre en traits isolés et incohérents, ils forment des ensembles qui ne sont pas sans harmonie, et même présentent des esquisses poussées assez loin. Si nous ne sommes pas mis ainsi d'une manière certaine en possession

de la réalité, pourquoi nous refuserions-nous à nous en donner au moins l'illusion ?

A une tentative aussi discrète de reconstitution, qui ne change rien au texte, ce qui nous reste de l'œuvre ne peut que gagner.

POÉSIES
DE
SAPHO DE LESBOS

ΣΑΠΦΟΥΣ ΜΕΛΗ

ΩΔΑΙ

Α'.

Φαίνεται μοι κῆνος ἕσος θεοῖσιν
ἔμμεν ὠνήρ, ὅστις ἐναντίος τοι
ἴσδ' ἀνεί, καὶ πλασίον ἄδ' ὠφονᾶ-
σαι σ' ὑπακούει,

Καὶ γελᾷς ἡμερόεν· τό μοι μᾶν
Καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν.
Ὡς γὰρ εἶδ' ὃ σε, βροχέως με φωνᾶς
Οὐδὲν ἔτ' ἔκει·

Ἀλλὰ καμμέν γλῶσσα ἔαγε, λίπτον δ'
Αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν,
Ὅππ' ἀτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημι, βομβεῦ-
σιν δ' ἀκοαί μοι·

POÉSIES DE SAPHO

ODES

ODE I

Il est pour moi l'égal des dieux
Celui qui près de toi peut vivre,
Qui t'entend parler et qu'enivre
Un regard de tes yeux.

Et moi, de l'amour qu'il t'inspire
Jalouse, dès que je te vois,
Je reste interdite, et la voix
Sur mes lèvres expire.

Le feu qu'allume ta beauté
Court dans mon sang de veine en veine :
Le voile d'une ombre soudaine
Sur mes yeux est jeté.

Καδδ' ἰδρὼς ψυχρὸς χέεται, τρόμος δὲ
Πᾶσαν ἄγρεϊ, χλωροτέρα δὲ ποίᾳς
Ἑρμὶ· τεθνάκεν δ' ὀλίγῳ' πιδεῦσα
Φαίνομαι ἄπνους.

Je pâlis, mes tempes bourdonnent ;
 Je brûle, et de froides sueurs
 Glacent mes membres qui frissonnent ;
 L'air me manque, je meurs.

B'.

Ποικιλόθρον', ἀθάνατ' Ἀφροδίτα,
 Παῖ Διὸς, δολοπλόκε, λίσσομαί σε,
 Μῆ μ' ἄσαισι, μηδ' ἀνίαισι δάμνα,
 Πότνια, θυμόν.

Ἀλλὰ τίδ' ἔλθ', αἵποκα κἄτερῶτα
 Τᾶς ἐμᾶς αὐδᾶς αἰόισα πολλὴ
 Ἐκλυες, πατρός δὲ δόμον λιποῖσα,
 Χρύσειον ἦλθες

Ἄρμ' ὑποζεύξασα, κάλοι δέ τ' ἄγον
 Ὠκέες στρουθοί, περὶ γᾶς μελαίνης
 Πυκνὰ δινῶντες πτέρ' ἀπ' ὠσανῶ αἰθέ-
 ρος διὰ μέσσω.

ODE II

Reine de Paphos et de Gnides,
O déesse, toi qui présides
Aux jeux des perfides Amours,
Cède à ma voix qui te supplie,
Viens mettre un terme à la folie
Qui trouble et consume mes jours.

Si jadis ma lyre plaintive
Trouva ton oreille attentive,
Viens, ô Vénus, oh ! viens encor !
C'est en toi seule que j'espère ;
Quitte le palais de ton père,
De ton char prends les rênes d'or ;

Et que tes passereaux fidèles,
Dû choc rapide de leurs ailes
Fendant les plaines de l'éther,
Du haut de la voûte étoilée
Montrent ma couche désolée
A la fille de Jupiter.

Αἶψ' ἄλλ' ἐξίκοντο· τὸ δ', ὦ μάκαιρα,
 Μειδιάσας' ἀθανάτω προσώπῳ,
 Ἦρε ὅττι γ' ἦν τὸ πέπονθα, κ' ὅττι
 Δῆ σε κάλημι.

Κ' ὅττι γ' ἐμῷ μάλιστ' ἐθέλω γενέσθαι
 Μαινόλα θυμῷ, τίνα δ' αὖτε πείθη-
 μι σαγήνεσσαν φιλότατα· τις σ', ὦ
 Σαπφοῦ, ἀδικῇ;

Καὶ γὰρ αἰ φεύγει, ταχέως διώξει·
 Αἰ δὲ δῶρα μὴ δέκετ', ἀλλὰ δώσει·
 Αἰ δὲ μὴ φιλεῖ, ταχέως φιλάσει·
 Κοῦκ ἐθέλοισαν.

Ἐλθ' ἐμοὶ καὶ νῦν, χαλεπᾶν δὲ λῦσον
 Ἐκ μεριμνᾶν, ὅσσα δ' ἐμοὶ τελέσσαι
 Θυμὸς ἐμέρρει, τέλεσον· τὸ δ' αὐτὰ
 Σύμμαχος ἔσσο.

Déjà, je te vois me sourire
Et de mon amoureux délire
Tu me demandes le secret ;
Et quel cœur à tes lois rebelle
Tu dois, vengeresse immortelle,
Frapper d'un invincible trait.

Il me fuit : en largesses vaines
Je m'épuise. — Va, les mains pleines,
Demain il courra sur tes pas ;
Oui, demain, d'un amour extrême
Il poursuivra celle qui l'aime,
Dût-elle alors ne l'aimer pas.

Viens donc, ô Vénus, viens encore
Calmer l'ennui qui me dévore,
Et mon angoisse et mes soupirs ;
Pour moi combats, divine reine,
Et suis-moi partout où m'entraîne
La folle ardeur de mes désirs.

ΑΠΟΣΠΑΣΜΑΤΙΑ

Α'

Γλυκεῖα μάτερ, οὗ τι δύναμαι κρέκειν τὸν ἱπτόν
Πόθῳ δαμείσα παῖδός, βραδινὰν δι' Ἀφροδίταν.

Β'

Παρθενία, παρθενία, ποῖ με λιποῦσα οἶχῃ;
Οὐκέτι ἤζω πρὸς σε, οὐκέτι ἤζω.

Γ'

Δέδυκε μὲν ἅ Σελάνα
Καὶ Πληϊάδες, μέσαι δὲ
Νύκτες, παρὰ δ' ἔρχετ' ὥρα.
Ἐγὼ δὲ μόνα καθεύδω.

FRAGMENTS

1.

Ma navette me pèse, ô ma mère, et mes doigts
Laissent mon aiguille inactive ;
Tout entière à celui dont l'amour me captive,
De Vénus je subis les lois.

2.

Fragile fleur de la beauté
Qui jamais ne nous est rendue,
Virginité, virginité,
Où donc vas-tu quand nous t'avons perdue ?

3.

D'une ombre propice couverte
La Lune a ramené la nuit ;
Je le demande à chaque heure qui fuit,
Et seule je languis sur le lit qu'il déserte.

Δ'

Ἔρωσ δ' αὖτε μ' ὁ λυσιμελὴς δονεῖ,
 Γλυκύπικρον ἀμάχανον ὄρπετον.
 Ἄτθις, σοὶ δ' ἐμέθεν μὲν ἀπήχθετο,
 Φροντὶς δ' ἦν ἐπὶ τ' Ἀνδρομέδαν ποτέ.

Ε'

Τίς δ' ἀγριῶτιν ἐπεμμένα στολὴν
 Σοὶ θέλγει νόον, οὐκ ἐπισταμένα
 Τὰ βράχε' ἔλκην ἐπὶ τῶν σφυρῶν;

ς'

Κατθανοῖσα δὲ κείσεται,
 Οὐδέτι μναμοσύνα σέθεν
 Ἔσσεται, οὐδὲ ποκ' ὕστερον.
 Οὐ γὰρ πεδέχεις βρόδων

4.

Tout doit subir d'Éros le redoutable empire.
 Il m'agite, il trouble mon cœur.
 C'est un oiseau doux et trompeur
 Qui nous caresse et nous déchire.
 Athis, tu m'es parjure, et la haine, en ce jour,
 A la plus tendre ardeur succède.
 Cruel, tous tes pensers d'amour
 Sont maintenant pour Andromède.

5.

Dis-moi par quel pouvoir magique
 Cette femme te charme et t'enchaîne à ses pas,
 Sans grâce, sans esprit, qui ne sait même pas
 Relever avec art les plis de sa tunique?

6.

Quand tu seras dans le tombeau,
 Nulle main de ta vie éteinte
 Ne rallumera le flambeau;
 Seul, l'oubli te suivra dans la funèbre enceinte.

Τῶν ἐκ Πιερίας· ἀλλ' ἀφανῆς
 Κῆν Ἀίδα δόμοις φοιτάσεις.
 Οὐδείς δέ σε βλέψει πέδαυρον
 Νεκύων ἐκπεποταμέναν.

Ζ'

Πλούτος ἄνευ ἀρετῆς οὐκ ἀσινὴς πάροικος·
 Ἡ δ' ἀμφοτέρων κράσις εὐδαιμονίας ἔχει τ' ἄκρον.

Η'

Ὅτι Διὸς παῖς ὁ χρυσός,
 Κεῖνον οὐ σῆς οὐδὲ κίς δάπτει,
 βροτέαν φρένα κράτιστον φρενῶν.

Θ'

Ὑψι δὴ τὸ μέλαθρον
 Ἀείρατε τεκτονες ἄνδρες
 Γαμβρὸς ἔρχεται ἴσος Ἄρηι,
 Ἄνδρὸς μεγάλῳ πολλῶ μείζων.

Tu n'as jamais cueilli dans le sacré vallon
La rose consacrée aux autels d'Apollon ;
Et de stériles biens ton ombre dépouillée,
Obscure, ira se perdre, à jamais oubliée,
Dans les noirs palais de Pluton.

7.

Honte et malheur à ceux dont la coupable adresse
Crut pouvoir à de l'or sacrifier l'honneur !
Celui-là seul en paix jouit de son bonheur
Qui sait par les vertus rehausser la richesse.

8.

L'or semé par les mains qui lancent le tonnerre,
Cet or qui ne connaît la rouille ni les vers,
Source de tous les maux qui désolent la terre,
Fait le tourment de l'univers.

9.

Pour élargir la porte, abattez la muraille,
Architectes ! l'époux est semblable au dieu Mars ;
Nul mortel de si haute taille
Ne s'est offert à vos regards.

I'

Κοινῇ δ' ἄρα πάντες καρχήσι' εἶχον, καὶ ἔλειβον,
'Αράσαντο δὲ πάμπαν ἐσθλὰ τῷ γαμβρῷ.

IA'

Ὅλβιε γαμβρὲ, σοὶ μὲν δὴ γάμος, ὥς ἄραο,
'Εκτετέλεστ', ἔχεις δὲ παρθένον, ἂν ἄραο.

IB'

Ὅ μὲν γὰρ καλὸς, ὅσον ἐδεῖν, πέλεται,
Ὅ δὲ κάγαθὸς αὐτίκα καὶ καλὸς ἔσται.

II'

Οὐ γὰρ θέμις ἐν μουσουπόλῳιν
Οἰκίᾳ θρῆνον εἶναι,
Οὐκ ἄμμι πρεπεί τάδε.

10.

Chacun, dans la joyeuse troupe,
Pour le bonheur du jeune époux,
Avec ses vœux, offre au destin jaloux
Le vin dont il emplit sa coupe.

11.

Heureux époux, la noce est terminée ;
La jeune enfant qui cède à tes désirs,
Va désormais partager tes plaisirs
Près de l'autel de l'Hyménée.

12.

Celui qui n'est que beau charme un instant les yeux :
Est-il bon ? il sait plaire à toute heure, en tous lieux.

13.

Poète, loin de ce séjour
Le deuil et les lâches alarmes !
Un fils d'Apollon, dieu du jour,
Ne s'amollit pas dans les larme.

ΙΔ'

Ἄλλὰ τις οὐκ ἐμμι παλίγκοτος ὀργάν,
Ἄλλ' ἀβάχῃ τὰν φρένα ἔχω.

ΙΕ'

Ἐλθέ, Κύπρι, χρυσεΐαισιν
Ἐν κυλίκεσσιν ἄβροϊς
Συμμεμιγμένον θαλίαισι
Νέκταρ οἶνοχοῦσα
Τούτοισι τοῖς ἐταίροις
Ἐμοῖς γε καὶ σοῖς.

Ις'

Ἐγὼ δὲ φίλημι ἀβροσύναν
Καὶ μοι τὸ λαμπρὸν ἔρος ἀελίῳ
Καὶ τὸ καλὸν λέλογχε.

ΙΖ'

Εἰ τοῖς ἀνθεσιν ὁ Ζεὺς ἔθελε ἐπιθεῖναι βασιλέα, τὸ ῥό-
[νον ἄν

14.

Étranger aux transports jaloux,
Je ne connais pas la colère ;
Et mon esprit paisible et doux
Dans le seul repos sait se plaire.

15.

Entre nos mains, Cypris, la coupe d'or est pleine
D'un vin noir, non moins doux que le nectar des dieux.
Viens enivrer les cœurs des convives joyeux,
Et de nos banquets sois la reine.

16.

J'aime dans les plaisirs voir s'écouler mes jours.
Mais aux mâles vertus je suis resté fidèle ;
Avide de justice et de gloire, j'accours
Partout où le devoir m'appelle.

17.

Si Jupiter, pour l'empire des fleurs,
Eût fait choix d'une souveraine,

Seule la rose en eût été la reine.
Ornement de la terre, il n'est par les couleurs
Aucune plante qui l'égale.
Lorsqu'un parfum délicieux
De son sein embaumé s'exhale,
Comme l'œil qui sourit, elle charme nos yeux.
Elle émaille les prés ; toujours suave et belle,
Elle inspire l'amour et sait fixer sur elle
Les regards même de Cypris.
De ses boutons vermeils qui ne serait épris ?
De zéphirs amoureux tout un essaim s'élance,
Et caresse, sans les flétrir,
Les roses, que l'on voit s'ouvrir
Sous le souffle qui les balance.

18.

De la belle Timar c'est ici le tombeau.
Les Parques, avant l'heure, ont, d'une main cruelle,
De ses jours incomplets tranché le fil. Pour elle,
Hélas ! l'Hymen n'a pas allumé son flambeau ;
Et ses compagnes éplorées
Ont à ses cendres adorées
De leurs cheveux, livrés au tranchant du ciseau,
Consacré les tresses dorées.

ΙΘ'

Τῷ γριπεῖ Πελάγωνι πατὴρ ἀνέθηκε Μενίσκος
Κύρτον καὶ κώπαν, μνᾶμα κακοζωίας.

Κ'.

Ἔσπερε πάντα φέρεις,

Φέρεις οἶνον,

Φέρεις αἶγα

Φέρεις ματέρι παῖδα,

Ἔσπερε πάντα φέρων,

Ὅσα φαινολὶς ἐσπεδασ' αὖως.

19.

Ménalque, le pêcheur, père de Pélagon,
 Sur le tombeau d'un fils, qui fut pêcheur lui-même,
 De leurs rudes travaux a déposé l'emblème :
 Des filets près d'un aviron.

20.

Que de plaisirs nous rend ton étoile sereine ;
 Vesper, brillant Vesper ! c'est l'heure du repas ;
 L'heure où de vin la coupe est pleine ;
 Où les troupeaux, hâtant le pas ,
 Retournent à la bergerie ;
 L'heure où la mère entre ses bras
 Va presser sa fille chérie ;
 Où l'on voit revenir, par le travail lassés,
 Sous le chaume éclairé par ta lueur plus pâle,
 Ceux que l'Aurore matinale
 Dans les champs avait dispersés.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

TABLE DES MATIÈRES

ANACRÉON

Étude sur Anacréon et les poésies anacréontiques. .	3
---	---

ODES

I. Sur sa lyre.	35
II. Sur les femmes.	37
III. L'amour mouillé.	39
IV. Sur lui-même.	43
V. Sur la rose.	47
VI. Sur un festin.	49
VII. Sur l'Amour.	51
VIII. Sur un songe.	53
IX. Sur une colombe.	55
X. Sur un Amour en cire.	59
XI. Sur lui-même.	61
XII. Sur une hirondelle.	63
XIII. Sur lui-même.	65

XIV.	Sur l'Amour	67
XV.	Son bonheur	71
XVI.	Sur lui-même.	73
XVII.	Sur une coupe d'argent	75
XVIII.	Sur le même sujet.	79
XIX.	Il faut boire	83
XX.	Sur une jeune fille.	85
XXI.	Sur lui-même.	87
XXII.	A Bathylle	89
XXIII.	Sur l'Amour	91
XXIV.	Sur lui-même.	93
XXV.	Sur lui-même.	95
XXVI.	Sur lui-même.	97
XXVII.	Sur Bacchus	99
XXVIII.	Sur sa maîtresse.	101
XXIX.	Sur Bathylle	105
XXX.	L'Amour captif	111
XXXI.	Sur lui-même.	113
XXXII.	Sur le nombre de ses amours	117
XXXIII.	Sur l'hirondelle.	121
XXXIV.	A une jeune fille	125
XXXV.	Sur un tableau représentant Europe	127
XXXVI.	Il faut vivre sans souci.	129
XXXVII.	Sur le printemps	131
XXXVIII.	Sur lui-même.	133
XXXIX.	Sur un banquet.	135
XL.	L'Amour piqué par une abeille	139
XLI.	Sur lui-même.	141
XLII.	Ses goûts.	145
XLIII.	Sur la cigale	149
XLIV.	Sur un songe.	153
XLV.	Sur les flèches de l'amour.	155
XLVI.	Sur l'Amour	157

TABLE DES MATIÈRES.

237

XLVII.	Sur un vieillard.	159
XLVIII.	Sur Bacchus	161
XLIX.	Sur un disque représentant Vénus.	163
L.	Sur la vendange	167
LI.	Sur la rose.	171
LII.	Sur lui-même	177
LIII.	Sur les amants	179
LIV.	Sur lui-même.	181
LV.	Sur lui-même	183
LVI.	Sur l'Amour	185
LVII.	Invocation à Diane	187
LVIII.	Sur une cavale	189

FRAGMENTS

I.	Comme un faon.	193
II.	Pourquoi vivre en souffrant	193
III.	Du vieil Homère apportez-moi la lyre	193
IV.	Allons, enfants! de l'eau, du vin.	195
V.	D'ache verte, en ce jour, couronnons notre tête	195
VI.	Enfant, ne sais-tu pas que ma lyre ravie	195
VII.	Lorsque je parle, à m'écouter	197
VIII.	Ainsi qu'un bûcheron abat d'une main sûre	197
IX.	Un morceau d'itrion que mes doigts ont brisé.	197
X.	Je hais celui qui, fier d'une brutale ivresse.	199
XI.	Vénus, reine des dieux et mère de l'Amour.	199

SAPHO

Notice sur Sapho	205
----------------------------	-----

ODES

I. Il est pour moi l'égal des dieux	213
II. Reine de Paphos et de Gnides.	217

FRAGMENTS

I. Ma navette me pèse.	221
II. Fragile fleur de la beauté	221
III. D'une ombre propice couverte	221
IV. Tout doit subir d'Eros le redoutable empire.	223
V. Dis-moi par quel pouvoir magique.	223
VI. Quant tu seras dans le tombeau.	223
VII. Honte et malheur à ceux dont la coupable adresse.	225
VIII. L'or semé par les mains qui lancent le ton- nerre.	225
IX. Pour élargir la porte, abattez la muraille.	225
X. Chacun, dans la joyeuse troupe	227
XI. Heureux époux, la noce est terminée	227
XII. L'homme qui n'est que beau ne l'est que sous nos yeux	227
XIII. Poète, loin de ce séjour.	227
XIV. Étranger aux transports jaloux.	229

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΚΙΝΗΤΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

ΗΜΕΡΟΜΗΝΙΑ ΕΠΙΣΤΡΟΦΗΣ:

[illegible]

000

OD

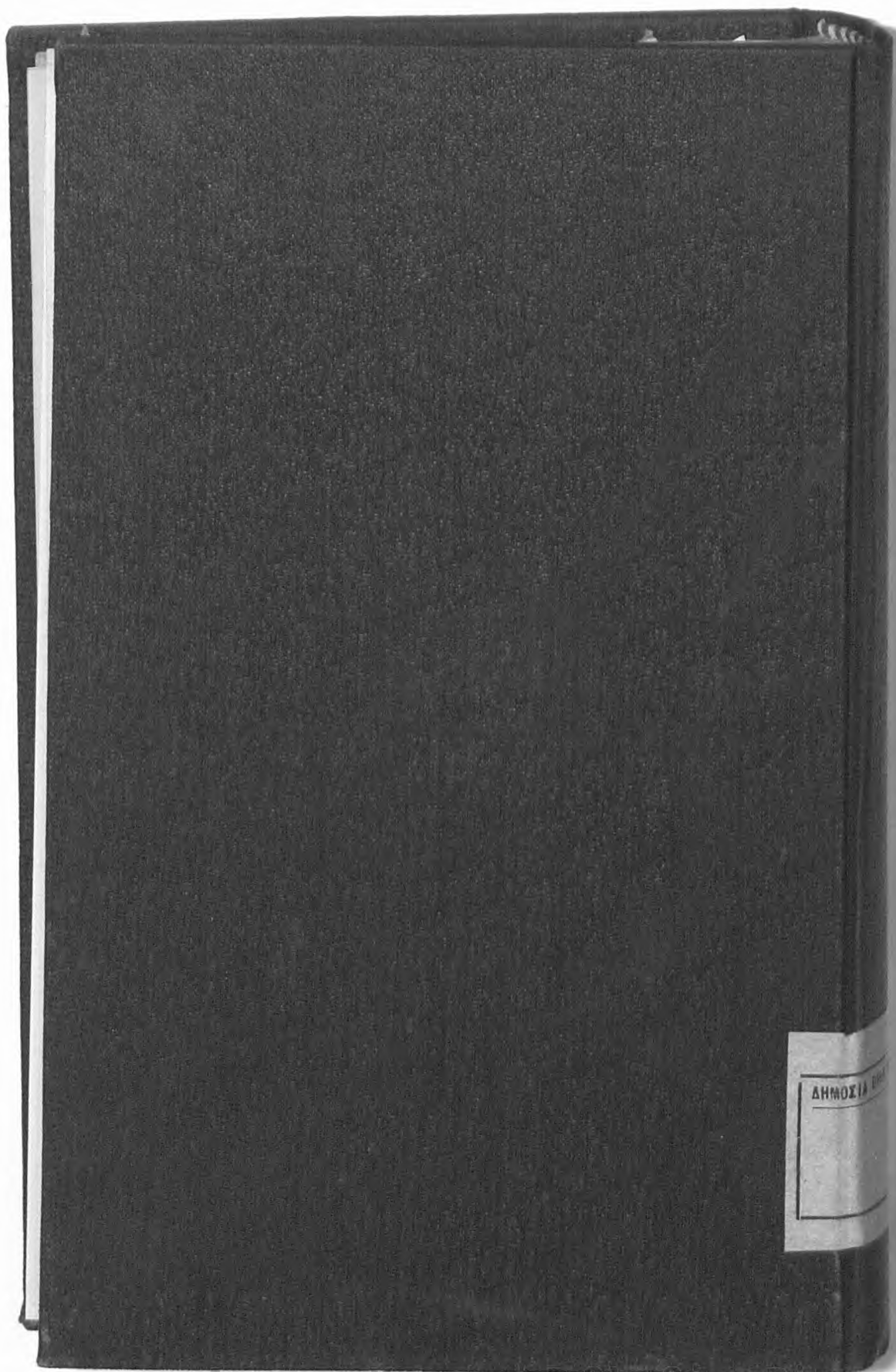
ODES D'ANACREON

ἀριθ. χρ. 3ε1&0

Ἡμερομηνία
ἐπιστροφῆς

ΟΝΟΜΑΤΕΠΩΝΥΜΟΝ





ΔΗΜΟΣΙΑ

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βεροίας